
laboratoire espace cerveau

I

space brain laboratory

Station 18

Cartographies du Nous #1 / «Rituel·le·s»
Cartographies of Us #1 / “Rituel·le·s”

A

Œuvres à l'étude Works under study

Œuvres de l'exposition «Rituel·le·s» à l'IAC
Dans le cadre de La Fabrique du Nous
Du 30 octobre 2020 au 28 février 2021

C

Journées d'étude Study days

vendredi 8 et samedi 9 janvier 2021
En ligne, inscription pour obtenir le lien :
www.i-ac.eu

**INSTITUT
D'ART CONTEMPORAIN**
Villeurbanne/Rhône-Alpes

11 rue Docteur Dolard
69100 Villeurbanne
France

t. +33 (0)4 78 03 47 00
f. +33 (0)4 78 03 47 09
www.i-ac.eu

Le Laboratoire espace cerveau réunit artistes et chercheur.e.s afin de partager leurs explorations autour des liens qui unissent l'espace, le temps, le corps et le cerveau. Partant d'expérimentations artistiques, il privilégie l'intuition comme moteur, les imaginaires partagés comme fondement et l'intelligence collective comme mode opératoire.

L'intensité du bouleversement climatique et l'effondrement du vivant nous engagent à recomposer un monde commun, humain et non humain.

À travers le cycle de recherche « Vers un monde cosmomorphe » lancé en octobre 2016, le Laboratoire étend son champ d'exploration aux liens organiques qui unissent l'humain au cosmos. De l'épigénétique à la géologie en passant par l'anthropologie, les sciences révèlent à l'unisson les liens de coexistence vitale qui unissent les êtres et mesurent la porosité avec leur milieu. Peu à peu, nos conceptions se transforment : les principes dualistes d'une approche occidentale séparant l'homme de la nature, opposant la matière à l'esprit, l'inné et l'acquis, laissent place à un autre avenir, ouvrant vers une vision non plus anthropomorphe mais cosmomorphe du monde. Comment la crise planétaire et cosmologique que nous traversons impose-t-elle une transformation de nos manières d'être au monde ?

Station 18

Depuis 2016, le projet *Cosmomorphe* reconSIDÈRE l'humain comme un être vivant parmi les autres pour composer un monde commun, humain et non humain.

En 2019, à partir des Stations 15 – « Faire Chair, comment changer de paradigme dans des mondes enchevêtrés » – et 16 – « Métamorphose et contamination, la permanence du changement » –, s'est fait jour la nécessité d'une véritable métamorphose à même de nous permettre la mise en acte de nos imaginaires. Plus que jamais, l'amplification de la crise planétaire nous enjoint à l'action, à commencer par (re)créer du lien : c'est ce à quoi nous convie *La Fabrique du Nous*, initiée par l'IAC et URDLA.

À cette occasion, le Laboratoire organise la Station 18, « Cartographies du Nous #1 / *Rituel.le.s* ». Qu'est-ce que le nous aujourd'hui ? Comment dessiner de nouvelles cartographies des relations entre humains et non-humains par l'intermédiaire du sensible et de la création ? Et quels rôles jouent les femmes dans la fabrication de ces communautés du vivant ? En prolongement de l'exposition *Rituel.le.s* qui explore la manière dont des artistes femmes s'emparent de rituels anciens ou nouveaux pour se réapproprier leur corps et revaloriser le rapport à la terre et au vivant, la première étape de ces cartographies du nous réenvisage le cycle « Cosmomorphe » à travers la question du commun et de l'écoféminisme dans la perspective de construire un nous cosmomorphe.

Conception Pauline Crêteur et Nathalie Ergino

JOURNÉES D'ÉTUDE

Vendredi 8 janvier 2021, de 14h à 18h
Samedi 9 janvier 2021, de 9h30 à 13h
En ligne, inscription pour obtenir le lien :
www.i-ac.eu

DÉROULÉ DES JOURNÉES D'ÉTUDE

→ VENDREDI 8 JANVIER 2021

14h – 14h15 : **ACCUEIL** par Nathalie Ergino

14h15 – 14h35 : **INTRODUCTION** par Pauline Crêteur
Œuvre à l'étude : Lygia Pape, *Divisor*, 1968 et 2004

14h35 – 15h05 : **Pierre Montebello**
Soyez des multiplicités.

15h05 – 15h30 : **ÉCHANGES**

15h30 – 16h : **Barbara Glowczewski**
Du nous exclusif au nous inclusif : le pouvoir aborigène des mots.

16h – 16h20 : **PAUSE**

16h20 – 16h50 :
Œuvres à l'étude : Charlotte Chericci, *Pourquoi tordu ?*, 2018 ; Célia Gondol, *“Who ordered that?” Higgs boson observation leads to mass interaction*, 2018 ; Ana Mendieta, *Burial Pyramid*, 1974 ; *Silueta de Arena*, 1978 ; Stéphanie Raimondi, *Qui vive*, 2016

ÉCHANGES

16h50 – 17h20 : **Jules Falquet**
Luttes (dé)coloniales autour du « territoire-corps » : de la guerre à l'extractivisme néolibéral au Guatemala.

17h20 – 18h : **ÉCHANGES**

→ SAMEDI 9 JANVIER 2021

9h30 – 9h45 : **ACCUEIL**
Œuvre à l'étude : Amélie Giacomini & Laura Sellies, *Celle qui a tourné dix fois mille sept fois sa langue dans sa bouche avant de ne pas parler, ou elle en est morte, ou elle connaît sa langue et sa bouche mieux que tous*, 2014-2020

9h45 – 10h15 : **Camille Froidevaux-Metterie**
Pour une sororité incarnée.

10h15 – 10h45 : **ÉCHANGES**
Œuvres à l'étude : Suzanne Husky, *Earth Cycle Trance, led by Starhawk*, 2019 ; *The Setting is What the Story is All About*, 2020

10h45 – 11h15 : **Jeanne Burgart Goutal**
Comment incarner l'écoféminisme ?

11h15 – 11h45 : **ÉCHANGES**
Œuvres à l'étude : Tiphaïne Calmettes, installations *in situ* (*Les Outils, Un sentiment de nature*,...); Sandra Lorenzi, *Bols chantants et Psalme*, 2016 ; Seulgi Lee, *SOUPE*, 2020

11h45 – 12h : **PAUSE**

12h – 12h30 : **Clara Lemonnier**
Développer une autre sensibilité à soi. Cheminements de thérapeutes et de femmes dans l'univers des soins non conventionnels.

12h30 – 13h : **ÉCHANGES**

MODÉRATION

Marie Chênel
Chargeée de recherches Station 18.

Cyrille Noirjean
Directeur de l'URDLA (Centre international estampe & livre), psychanalyste (membre de l'Association Lacanienne Internationale).

PRÉSENTATION DES INTERVENANT·E·S ET DE LEURS INTERVENTIONS

Jeanne Burgart Goutal

Professeure agrégée de philosophie et professeure de yoga, autrice d'*Être écoféministe. Théories et pratiques* (L'Échappée, 2020).

Comment incarner l'écoféminisme ?

Loin de se réduire à une théorie de plus sur le « capitalisme patriarcal », ses effets, ses racines et remèdes, l'écoféminisme est indissociablement, depuis sa naissance dans les années 1970, une pratique, voire un mode de vie. Mais comment incarner l'écoféminisme dans un monde réel qui fonctionne à rebrousse-poil des idéaux portés par le mouvement ? Comment créer la brèche par où il deviendra possible de glisser vers un changement social et culturel profond ? J'essaierai d'ouvrir quelques pistes de réponse à ces questions, en m'appuyant sur les expériences que j'ai pu vivre au cours de mes recherches en France et en Inde, allant à la rencontre de femmes, d'ONG, de collectifs ou de *covens* qui veulent incarner l'écoféminisme à leur manière, sous diverses formes, ici et maintenant.

Jules Falquet

Maîtresse de conférences HDR en sociologie, membre du CEDREF-LCSP, Université de Paris, autrice de *Pax Neoliberalia. Perspectives féministes sur (la réorganisation de) la violence* (Éditions iXe, 2016) et de *De gré ou de force. Les femmes dans la mondialisation* (La Dispute, 2008).

Luttes (dé)coloniales autour du « territoire-corps » : de la guerre à l'extractivisme néolibéral au Guatemala.

On présentera les luttes féministes contre la violence au Guatemala, pays majoritairement Indien, dans une perspective historique, politique et économique, en analysant les dynamiques coloniales qui

se poursuivent après l'indépendance, la répression féroce de la longue lutte révolutionnaire pour la terre-guerre qui déchire le pays entre 1962 et les Accords de Paix de 1996, et l'actualité marquée par le projet néolibéral du pillage extractiviste transnational.

On verra tout particulièrement comment le mouvement de femmes, féministe et lesbien est parvenu à rendre visibles les violences sexuelles de masse commises par l'armée tout spécialement contre les femmes Indiennes pendant la guerre des années 80, puis la réactualisation des violences depuis une dizaine d'années dans les mêmes régions du pays, dans le contexte du tournant extractiviste néolibéral. On conclura en soulignant la résilience et l'agentivité des femmes Indiennes et du mouvement féministe du pays, autour de la proposition de « *santé* » et de l'invention du « féminisme communautaire Indien » qui vise à la défense simultanée du Territoire-Terre et du Territoire-Corps.

Camille Froidevaux-Metterie

Philosophe, professeure de science politique et chargée de mission égalité-diversité à l'Université de Reims Champagne-Ardenne, autrice de *La révolution du féminin* (Gallimard, 2015 ; Folio Essais, 2020), *Le corps des femmes la bataille de l'intime* (Philosophie magazine Éditeur, 2018) et *Seins. En quête d'une libération* (Anamosa, 2020).

Pour une sororité incarnée

Le corps féminin est aujourd'hui réinvesti selon une dynamique féministe si intense qu'elle nous intime un changement de perspective. Je propose de définir le « féminin » comme un rapport à soi, aux autres et au monde qui passe nécessairement par le corps et qui se trouve de ce fait déterminé par lui. Le corps féminin se révèle alors au double prisme de l'aliénation et de la libération.

L'écoféminisme s'attache précisément à tenir ensemble ces deux versants de la corporeité féminine. La pratique artistique des femmes s'en réclamant met au jour les modalités de notre condition objectivée et aliénée tout en produisant des gestes profondément émancipateurs. Les rituels sororaux par lesquels elles tentent de se réapproprier leur corps en relation avec la nature et le reste du vivant font figure d'expériences emblématiques. Elles nous montrent que la sororité n'est pas simple injonction affective nous enjoignant de rester bienveillantes les unes envers les autres, mais qu'elle s'avère foncièrement politique en ce qu'elle constitue le liant de tout l'édifice féministe.

Barbara Glowczewski

Directrice de recherche (de classe exceptionnelle) au CNRS, Laboratoire d'Anthropologie sociale (CNRS/EHESS/Collège de France/PSL), autrice de *Les rêveurs du désert. Peuples Warlpiri d'Australie* (Actes Sud, 1996) et *Rêves en colère* (Plon, 2004).

Du nous exclusif au nous inclusif : le pouvoir aborigène des mots

En partageant des rituels réservés aux femmes Warlpiri du désert central australien en 1979, Barbara Glowczewski, jeune anthropologue, ressentit sa « propre féminité dans une symbiose collective où [elle avait] perdu toute notion du moi ». Cette expérience racontée dans *Les Rêveurs du désert* s'est complexifiée au cours des décennies dans le vécu d'un entre-soi féminin qui fabrique une actualisation de devenirs totémiques transgenres et une complémentarité sociale des rôles sexuels. Les rituels féminins mobilisent chants, danses et peintures corporelles, pour assurer l'attachement de chaque femme à des sites sacrés particuliers, la fertilité de tel ou tel plante ou animal associé à ces lieux, le soin des malades des deux sexes et des terres dont chacune est gardienne. Toutes les formes rituelles sont transmises collectivement par le groupe des tantes

paternelles ou individuellement par de nouvelles révélations oniriques. Chaque femme a aussi un rôle rituel envers les groupes totémiques de sa mère et des sœurs de son mari.

Clara Lemonnier

Anthropologue, consultante et enseignante vacataire à l'Université de Bordeaux, autrice de *Le grand livre des guérisseuses* (L'Iconoclaste, 2020).

Développer une autre sensibilité à soi. Cheminements de thérapeutes et de femmes dans l'univers des soins non conventionnels.

Clara Lemonnier a réalisé une thèse en anthropologie (2011-2016) éclairant les voies thérapeutiques empruntées par diverses habitantes du Médoc (territoire rural de la Gironde) pour soigner leurs « maux de femmes » en dehors du système de santé local. Elle revient ici sur la place du sensible dans cette enquête. En immersion sur le terrain, elle a été « affectée » par ses rencontres, accédant ainsi aux itinéraires de soins des femmes et aux parcours de leurs thérapeutes non conventionnels (magnétiseurs.seuses, praticiens.nes en soins énergétiques...). Elle observe alors que les thérapeutes, expliquant souvent leurs aptitudes à soigner par la seule détention d'un « don » de guérison et/ou de certifications variées, poursuivent néanmoins un long apprentissage, peu visible, pour développer des approches plus sensibles, indispensables à leur travail thérapeutique. Des sensibilités à soi, aux corps, aux autres, au monde qu'ils et elles transmettent subtilement aux femmes en quête de soins venues les solliciter.

Pierre Montebello

Philosophe, professeur de philosophie moderne et contemporaine de l'Université de Toulouse, auteur de *Métaphysiques cosmomorphes, la fin du monde humain* (Les presses du réel, 2015)

Soyez des multiplicités

« Soyez des multiplicités¹ ». Non pas être un, non pas être multiple, mais engendrer quelque chose qui traverse le multiple et l'unifie, sous quelque forme que ce soit, rituels, coutumes, arts, rêves, agencements sociaux... Ce sont ces pragmatiques du multiple qui transforment le je en nous. Notre époque est peut-être plus que tout autre sensible à cette perspective : instaurer de nouvelles formes de communication du multiple, engendrer des multiplicités actives, prendre en compte toutes les manières de faire-multiple, de faire monde.

¹ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille plateaux*, Éditions de Minuit, 1980, p. 36

ŒUVRES À L'ÉTUDE DE LA STATION 18



Tiphaine Calmettes, *Un sentiment de nature*, 2019
Courtesy de l'artiste. Crédits photos : Thomas Lannes



Tiphaine Calmettes, *Les Outils*, 2017-2020. Courtesy de l'artiste. Crédits photos : Thomas Lannes.

Tiphaine Calmettes

Un sentiment de nature, 2019
Bas-reliefs, 30 x (52 x 68 cm)
Courtesy de l'artiste

Les outils, 2017-2020

Installation regroupant :
Tapis, 2018, chutes de feutre
Dimensions variables

Nous ne sommes pas seules, 2018
Grès, 60 x 60 cm

Astagral, 2017

Argile crue
Dimensions variables

Sympathie, contagion et similitude, 2019
Grès, 9 x 4 éléments de 30 x 30 x 20 cm

Lampes à huile, 2019

Béton, Dimensions variables

Narguilé #1, 2020

Grès, cuisson au bois 45 x 24 cm

Alambic chimère #1, 2020

Grès, cuisson au bois
Dimensions variables

Vaisselle, 2020

Grès, cuisson au bois
Dimensions variables

Tiphaine Calmettes (née en 1988 à Ivry-sur-Seine, vit et travaille à Paris) questionne nos expériences du sensible et du vivant et se consacre à de nouvelles formes de rituels pour se souvenir de ce qui a été oublié. Entre la symbiose des éléments et les croyances traditionnelles, ses œuvres interrogent notre rapport à la nature et aux énergies dans la perspective de réinventer des formes de partage et d'hospitalité. Attentive au contexte de production de son travail, elle mobilise différents savoir-faire en collaboration avec des artisans (rocailleur, alchimiste). Tiphaine Calmettes est lauréate du Prix AWARE 2020.

Semblable à un bas-relief ou à un mur végétal, *Un sentiment de nature* se compose en réalité de plaques de béton, disposées côte à côte, et dont les reliefs consistent en un moulage d'empreintes de plantes, d'animaux et de parties de corps. L'artiste a également inséré des mousses et des lichens dans les creux irréguliers de la matière.



Charlotte Cherici, *Pourquoi tordu ?*, 2018. Courtesy du Frac Île-de-France et de l'artiste.

Charlotte Cherici, *Pourquoi tordu ?*, 2018

Vidéo, 17 min

Collection Frac Île-de-France

Les films de Charlotte Cherici (née en 1993 à Marseille, où elle vit et travaille) sont autant de questionnements sur la communication et le dialogue. À travers la fiction ou le documentaire, elle explore les différentes formes du langage avec tout ce qu'il comporte de possibilités, de difficultés et d'incertitudes. Sa caméra se glisse dans des situations d'énonciation sujettes au décalage ou à l'incompréhension pour en observer les rouages, frôlant souvent le seuil de l'incommunicable et mettant au jour l'extraordinaire multiplicité de la parole.

Tourné dans la région d'Iquitos, en Amazonie péruvienne, *Pourquoi tordu ?* invite le visiteur à la rencontre de deux mondes. D'un côté, la population locale, dont les conceptions animistes perpétuent la médecine traditionnelle chamanique, et de l'autre des voyageurs occidentaux en quête d'une guérison ou d'un renouveau spirituel. Dans un regard tout en retenue, Charlotte Cherici nous montre tour à tour les rituels de purification utilisés par les chamans, les passerelles jetées entre les deux cultures pour tendre vers une communication toujours incomplète, et les jeux des enfants imitant avec malice toutes ces interactions.



Amélie Giacomini & Laura Sellies, *Celle qui a tourné dix mille fois sept fois sa langue dans sa bouche avant de ne pas parler, ou elle en est morte, ou elle connaît sa langue et sa bouche mieux que tous**, 2014-2020. Courtesy des artistes

Amélie Giacomini & Laura Sellies, *Celle qui a tourné dix mille fois sept fois sa langue dans sa bouche avant de ne pas parler, ou elle en est morte, ou elle connaît sa langue et sa bouche mieux que tous**, 2014-2020
Sculpture vannée, cuivre, résine, pigments, 2016

*Le titre est emprunté à Hélène Cixous et à son *Rire de la Méduse*
Collection IAC, Villeurbanne/Rhône-Alpes

La démarche d'Amélie Giacomini et Laura Sellies (nées en 1988 à Lyon et en 1989 à Grenoble, vivent et travaillent à Paris) emprunte autant à l'installation, aux environnements sonores qu'à la performance. Elles inventent des récits qui se super-

posent et s'activent grâce à des objets ou des performeuses mis en scène dans des endroits désertiques. Mythes, références contemporaines, architecturales, littéraires, voire animistes, s'affichent dans ces paysages imaginaires à l'esthétique épurée où l'objet est acteur de la chorégraphie, où la présence humaine se fait sculpturale, où tout devient élément de possibles récits.

« L'île de Kyrra était située à l'Est des côtes grecques, ou plutôt à l'Ouest des côtes turques, en réalité l'île de Kyrra refusait de se situer. Les quatre-vingt-neuf femmes qui l'habitaient entreprirent d'abord d'inventer une langue nouvelle, première pierre d'une société nouvelle. Pendant quatre-vingt-neuf jours elles trouvèrent et recensèrent des gestes puis les formes que ces gestes dessinaient. Elles les inscrivirent au fur et à mesure sur le sol, les murs, les pierres, les chèvres, les ventres et l'île devint un alphabet. Gestes et formes produisaient des signes. Assemblés, les signes formaient des mots.

On décida de règles simples. Puisque le mot est avant la chose il peut créer la chose tant qu'aucune chose ne se présente pour lui correspondre. Le mot ne peut être dit. Les signes ne sont pas des sons, ils ne sont que des gestes et des formes. La langue nouvelle ne sera pas parlée, ne donnera lieu à aucune parole. Elle sera écrite et gestuelle. Uniquement. La voix sera réservée au chant, au cri, à la musique, aux émotions simples, au rythme et à la mélodie, à la dissonance. On fabriqua des instruments pour accompagner la voix. De toutes sortes. »

Texte extrait de *Peuplé de feuilles qui bougent*, par Laura Sellies et Bastien Gallet

→ Performance : Anna Gaïotti 60 min



Célia Gondol, *"Who ordered that?" Higgs Boson observation leads to mass interaction*, 2018, déposé en partage avec Clarissa Baumann, Suzanne Husky et Sandra Lorenzi. Courtesy de l'artiste. Crédits photos : Thomas Lannes

Célia Gondol, *"Who ordered that?" Higgs Boson observation leads to mass interaction*, 2018

Mandala déposé en partage avec Clarissa Baumann, Suzanne Husky et Sandra Lorenzi

Inox recuit brillant, graines diverses, 440 x 220 cm

Courtesy de l'artiste

L'œuvre de Célia Gondol (née en 1985 à Grenoble, vit et travaille à Paris) tire de sa pratique de la danse une sorte d'orchestration chorégraphique empruntant au principe de formation la convergence d'individus. Préférant les situations vécues aux objets finis, l'artiste s'entoure de collaborateurs dont elle investit les spécialités – artisanales, techniques, scientifiques ou poétiques – comme les véhicules de performances communes. Célia Gondol aime voir se révéler la singularité d'interprètes dans d'entêtantes rengaines, comme dans des tâches plus méditatives, rituelles ou votives.

L'œuvre est un *mandala*² composé de graines diverses, déposé en partage avec une ou plusieurs autres personnes dans la pratique méditative des gestes et de la visualisation. La forme de la pièce répond à un dessin d'acier figurant « l'Observation de Carl Anderson », l'une des premières observations des antiparticules découvertes en 1932³, ainsi qu'à un dessin d'inox figurant une simulation réalisée avant la découverte du Boson de Higgs.

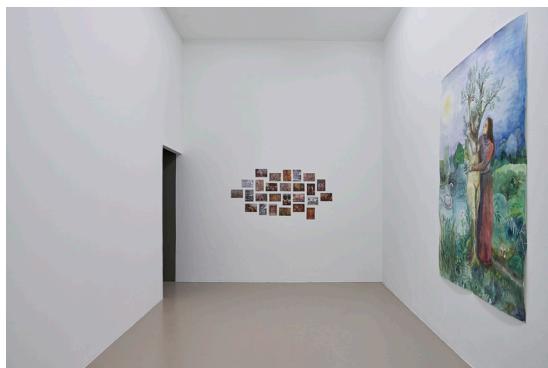
L'abstraction liée à la figuration d'une observation quantique à échelle humaine trouve écho dans les libres visualisations que les auteur.e.s du *mandala* sont invité.e.s à traverser au moment de l'installation de la pièce. Une anecdote accompagnant la découverte par Carl Anderson d'une série de particules donne son nom à la pièce, et répond au dépôt des graines et à la création d'un deuxième dessin inhérent au premier.

² Initialement les mandala sont des aires rituelles utilisées pour évoquer des divinités hindoues et sont également utilisées pour des rites et des pratiques de méditation.

³ La découverte des antiparticules a permis l'élaboration de multiples théories physiques telles que celle de l'antimatière, toutes pouvant se référer à un rapport d'altérité ou de dualité.



Suzanne Husky, *Earth Cycle Trance, led by Starhawk*, 2019.
Courtesy de l'artiste.



Suzanne Husky, *The Setting in What the Story is All About*, 2020. Courtesy de l'artiste. Crédits photos: Thomas Lannes

Suzanne Husky

Earth Cycle Trance, led by Starhawk, 2019

Vidéo, 32 min

Courtesy de l'artiste

The Setting in What the Story is All About,
2020

150 x 200 cm

Courtesy de l'artiste

Le travail de Suzanne Husky (née en 1975 à Bazas, vit et travaille à Bazas et à San Francisco) joue sans cesse sur le décalage, les solutions alternatives, l'inattendu. Loin d'une lecture rêvée du monde, elle met en œuvre des propositions concrètes pour restaurer des liens plus sains entre l'activité humaine et l'environnement. Elle a créé avec Stéphanie Sagot Le Nouveau Ministère de l'Agriculture, projet artistique

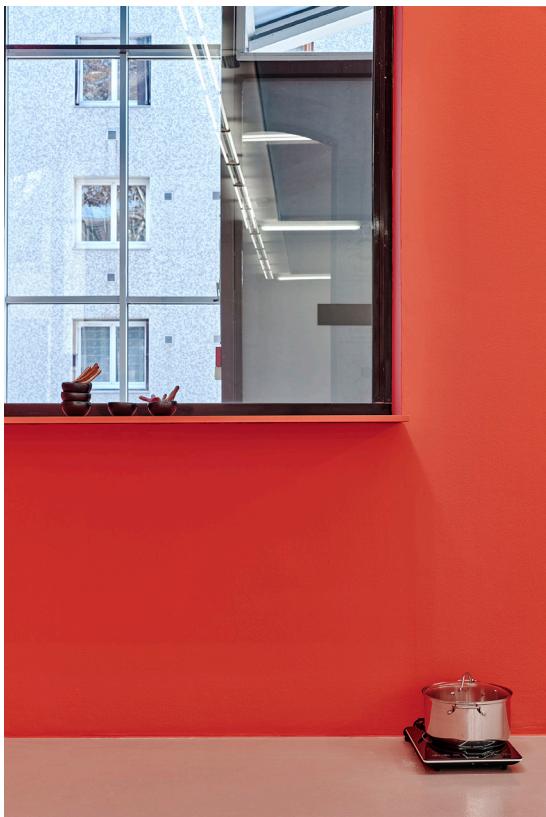
qui dénonce avec humour les dérives de la politique agricole. Artiste protéiforme, elle travaille différents médiums (peinture, céramique, tissage, vidéo), est formée en horticulture et a suivi l'enseignement de l'écrivaine américaine Starhawk⁴. Nourrie de son expérience militante, Suzanne Husky propose une vision politique de notre rapport à l'environnement naturel, et des œuvres ancrées dans une vision holistique du monde.

⁴ Née en 1951, Starhawk est une militante de l'écoféminisme et théoricienne du néopaganisme.

Earth Cycle Trance, led by Starhawk, 2019
Accompagnée d'un tambour hypnotique, la voix de Starhawk s'élève dans une semi-obscurité et entraîne le visiteur dans une expérience méditative sur les cycles du vivant. Entre chant et poésie parlée, elle livre dans cette transe une lente description du passage des saisons et de la régénération de la nature. À chaque étape, elle nous invite à traverser en pensée différents milieux (forêts, nappes d'eau souterraines) et à réfléchir à ce qui, en nous, a besoin de grandir, mourir et renaître, afin de trouver notre place au sein de notre environnement.

The Setting in What the Story is All About,
2020

Cette aquarelle grand format reprend l'esthétique d'une légende ou d'un mythe antique pour décrire l'harmonie d'un monde cyclique en perpétuel renouveau.



Seulgi Lee. *SOUPE*, 2020. Courtesy de l'artiste. Crédits photos : Thomas Lannes

Seulgi Lee, SOUPE, 2020
Performance
Plaques chauffantes, bols, peinture,
dimensions variables
Courtesy de l'artiste

Seulgi Lee (née en 1972 à Séoul, vit et travaille à Bagnolet) développe une pratique orientée vers les formes simples et les actions collectives. Elle donne une place prépondérante au visiteur, souvent invité à participer à l'élaboration de l'œuvre ou à en manipuler le résultat. Des actions en apparence ordinaires prennent une importance particulière en fonction du contexte dans lequel elles se déroulent, comme un détournement du quotidien

teinté d'humour. Son goût marqué pour les couleurs vives et joyeuses est caractéristique de son travail.

Seulgi Lee propose une expérience artistique gustative basée sur la rencontre et le partage. L'artiste prépare une soupe accordée aux couleurs du crépuscule de Villeurbanne. Préalablement, deux des murs de l'espace d'exposition ont été peints de la même couleur. Ainsi, lorsque l'on déguste la soupe devant le mur, une correspondance colorée se crée entre l'intérieur du corps et son entourage immédiat. Symboliquement, nous voici capables de nous fondre avec cet espace. Le visiteur qui en fait l'expérience est relié à la fois au lieu d'exposition et à l'environnement naturel extérieur.



Sandra Lorenzi, *Bols chantants et Psaume*, 2016. Courtesy de l'artiste. Crédits photos : Thomas Lannes

Sandra Lorenzi

Bols chantants et Psaume, 2016

Disques en laiton, socles en bois et acier, sel, patine, bol tibétain, moteur, sauge, corde, pochoir au mur, mine de plomb, dimensions variables

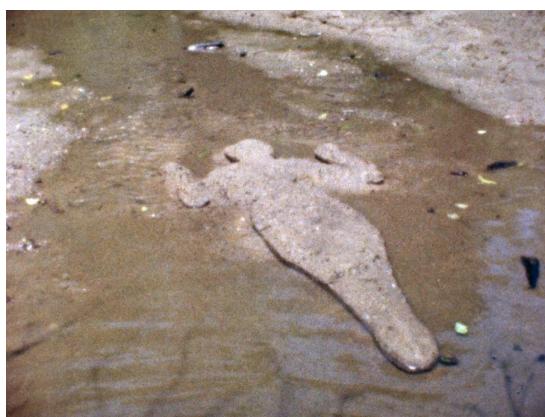
Courtesy de l'artiste

Sandra Lorenzi (née en 1983 à Nice, vit et travaille à Nice et à Montreuil) travaille sur les relations que nous entretenons avec nos milieux de vie et sur ce qui compose l'héritage d'un territoire : héritage culturel, politique, historique ou symbolique. Nourrie de références poétiques et philosophiques, elle assemble volontiers des objets chargés de sens et des écrits personnels pour créer un récit nouveau et ouvert, qui engage un dialogue entre différents lieux et différentes époques. Ses œuvres sont les supports de processus subtils, d'énergies qui s'expriment, parfois à la limite de l'animisme ou du chamanisme. La question du soin, à travers des objets liés à la réparation ou la guérison, entraîne Sandra Lorenzi à tisser des liens entre monde visible et monde invisible.

Un son discret accueille le visiteur, alors que le mouvement circulaire du bol fait bouger imperceptiblement le sel présent à l'intérieur. Les bols chantants tibétains, utilisés par plusieurs écoles traditionnelles bouddhistes, servent pour la prière et la méditation. Les vibrations qu'ils émettent sont considérées comme thérapeutiques. Le psaume voisin, réécriture d'une oraison médiévale, évoque à nouveau le sel, élément ambivalent qui conserve ou dégrade. L'ensemble met en jeu des énergies invisibles : le sel attaque progressivement le laiton du bol, tandis que les sons qu'il émet doivent restaurer en nous l'équilibre intérieur. Deux bâtons fumés de sauge blanche divinatoire, une plante notamment utilisée lors de rituels chamaniques pour purifier les espaces, ont été disposés de part et d'autre du bol. Leur présence renvoie au processus alchimique de fumigation.



Ana Mendieta, *Burial Pyramid*, 1974. Courtesy Galerie Lelong



Ana Mendieta, *Silueta de Arena*, 1978. Courtesy Galerie Lelong

Ana Mendieta

Cubaine de naissance mais américaine d'adoption, Ana Mendieta (née en 1948 à la Havane, décédée en 1985 à New York) arrive aux États-Unis à l'âge de 12 ans dans le cadre de l'opération « Peter Pan⁵ ». Marquée par cette expérience de l'exil, Ana Mendieta a consacré la majeure partie de son travail à questionner l'enracinement et à tisser des liens entre la nature et le corps féminin, en recourant à la performance, la sculpture, la photographie et la vidéo. Elle utilise son propre corps dans une recherche d'osmose avec les éléments

naturels, comme autant d'éléments nourriciers et protecteurs. Avec un répertoire de gestes tels que recouvrir, brûler, enterrer et des thématiques récurrentes – histoire, identité culturelle, rituels – Ana Mendieta explore dans ses œuvres l'expérience des femmes à la fois au sein des sociétés humaines et auprès du monde vivant dans son ensemble.

Burial Pyramid, 1974

Le corps de l'artiste émerge progressivement d'un monticule de pierres dans un lent frissonnement, au rythme de sa respiration. Tournée sur un site archéologique au Mexique, la vidéo suggère une continuité première et fondamentale entre silhouette humaine et élément naturel. Les limites du corps et de son environnement sont brouillées, et la frontière entre humain et non-humain disparaît peu à peu.

Silueta de Arena, 1978

La silhouette qui se substitue ici au corps de l'artiste, ne fait plus qu'un avec son environnement. Avec les *Siluetas*, Ana Mendieta laisse les traces de sa silhouette dans l'espace naturel. L'artiste dessine, sculpte et façonne, à partir d'une variété de matériaux symboliques, les contours de son propre corps à même le sol fait de terre, de sable, de roche ou de neige, de l'Iowa et du Mexique. Elle crée ainsi des énoncés performatifs dans lesquels elle explore la relation corps/nature et les dualités absence/ présence, vie/mort, à travers un ensemble de gestes et d'actions ritualisés.

⁵ Dispositif mis en place par le gouvernement américain entre 1960 et 1962 permettant aux enfants cubains, dont les parents étaient opposés au régime castriste, d'être placés dans des foyers d'accueil et orphelinats aux États-Unis.



Lygia Pape, *Divisor*, 1968 et 2004. Courtesy de l'Estate et collection IAC, Villeurbanne/Rhône-Alpes

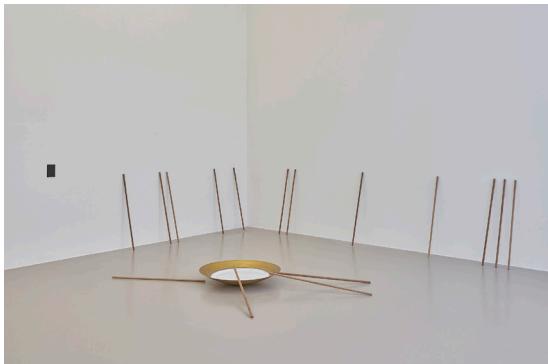
Lygia Pape, *Divisor*, 1968 et 2004
Toile de coton avec 107 fentes,
1000 x 1000 cm
2 tirages couleur contrecollés sur carton
plume, cadre bois, verre,
2 x (80 x 100 x 4) cm
Collection IAC, Villeurbanne/Rhône-Alpes

Sculpteure, graveuse et cinéaste, Lygia Pape (née en 1927 à Nova Friburgo, décédée en 2004 à Rio de Janeiro) est une des figures les plus importantes de l'avant-garde artistique du Brésil. Son travail plastique prend souvent la forme d'une critique de l'institution et de la situation politique brésilienne. Pionnière d'un art performatif, participatif et sensoriel intimement lié aux questions sociales, elle

met en place des processus créatifs faisant intervenir visiteurs ou habitants afin d'établir de nouvelles relations.

En 1968, Lygia Pape invente un protocole destiné à être réactivé à l'aide de participants. À l'origine, l'artiste avait réuni différentes communautés de Rio, d'horizons sociaux variés, pour les placer sous un même drap blanc percé de trous, de trente mètres de large sur trente mètres de long. N'étaient visibles que les têtes des participants. Des classes moyennes aux enfants des favelas, cette foule d'êtres humains, la tête séparée du reste du corps, était unie par un même « vêtement » abolissant toute hiérarchie sociale et distinction de classe. L'action, que l'artiste envisage comme un travail collectif, gai et reproductible même en son absence, propose une métaphore poétique et politique de la notion de « tissu social ».

→ Performance collective 60 min



Stéphanie Raimondi, *Qui vive*, 2016. Courtesy de l'artiste.
Crédits photos: Thomas Lannes

Stéphanie Raimondi, *Qui vive*, 2016
Coupole en laiton, eau, poudre de marbre
87 x 87 cm
Tourillons en noyer tourné,
16 x (100 x 1,9 cm)
Gravure carte postale « La plus petite
déesse des serpents » du palais de Cnossos
Courtesy de l'artiste

Au cœur du travail de Stéphanie Raimondi (née en 1983 à Strasbourg, vit et travaille à Paris), on trouve une attention précise et rigoureuse pour le matériau. L'artiste prend en compte toutes ses propriétés : couleur, poids, brillance, jusqu'aux accidents infimes de sa surface. Des éléments essentiels pour Stéphanie Raimondi qui considère ses pièces comme des « forces actives » dialoguant les unes avec les

autres. Les éléments se déploient dans l'espace, prennent possession du lieu d'exposition et en font le théâtre d'une mise en récit qui convoque la force imaginative du visiteur.

Autour d'une large coupe dorée, des tourillons de bois semblent monter la garde. Certains sont appuyés sur le métal, comme les témoins d'un geste qui viendrait d'être interrompu. Tout dans cette scène semble indiquer la possibilité du son, des formes qui évoquent des instruments de musique à la partition dessinée par l'alignement des tourillons. Les objets sont posés comme en attente du rituel qui les activera. La gravure, bien que discrète, propose une seconde lecture, où les différents éléments deviennent des personnages : les tourillons, devenus serpents, entourent la déesse comme de mystérieux disciples. Au sujet de cette œuvre, l'artiste évoque une « dramaturgie de l'attente », notamment inspirée par le livre d'Ernst Jünger, *Sur les falaises de marbre* (1942).

PARTICIPANT·E·S DE LA STATION 18

Le Laboratoire espace cerveau a été initié en 2009 par Ann Veronica Janssens et Nathalie Ergino

Benjamin Blaquart, Artiste

Tiphaine Calmettes, Artiste

Cecilia Cavalieri, Artiste

Nathalie Ergino

Directrice de l'Institut d'art contemporain, Villeurbanne/Rhône-Alpes

Jérôme Grivel, Artiste

Oliver Hamant, Biogiste, directeur de recherche à l'INRAE dans le laboratoire de reproduction et développement des plantes, ENS, Lyon

Louise Hervé & Clovis Maillet, Artistes

Ann Veronica Janssens, Artiste

Héloïse Lauraire, Autrice et Théoricienne de l'art

Sandra Lorenzi, Artiste

Ophélie Naessens & Cynthia Montier, Artistes

Laura Sellies, Artiste

Stéphanie Raimondi, Artiste

Vahan Soghomonian, Artiste

Hélène Vial, Maîtresse de conférences HDR de Latin à l'Université Clermont-Auvergne

Alexandre Wajnberg, Journaliste scientifique à la RTBF (journal parlé de Radio Une, Bruxelles)

Retrouvez la liste complète des participant·e·s du Laboratoire espace cerveau sur le site Internet

→ LABORATOIRESPACECERVEAU.EU

SÉLECTION BIBLIOGRAPHIQUE

Sara Ahmed, *Living a Feminist Life*. Durham : Duke University Press, 2017.

Isabelle Alfonsi, *Pour une esthétique de l'émancipation*. Paris : B42, 2019.

Pascale Bonnemère, *Agir pour un autre : La construction de la personne masculine en Papouasie Nouvelle-Guinée*. Aix-en-Provence : Presses de l'Université de Provence, 2015.

Philippe Borgeaud, *La Mère des dieux. De Cybèle à la Vierge Marie*. Paris : Seuil, 1996.

Samir Boumediene, *La colonisation du savoir. Une histoire des plantes médicinales du "Nouveau Monde" (1492-1750)*. Vaulx-en-Velin : Éditions des mondes à faire, 2016.

Jeanne Burgart Goutal, *Être écoféministe. Théories et pratiques*. Paris : Éditions L'échappée, 2020.

Philippe Charlier, *Rituels*. Paris : Éditions du Cerf, 2020.

Mona Chollet, *Sorcières. La puissance invaincue des Femmes*. Paris : Éditions Zones, 2018.

Alice Cook, Gwyn Kirk, *Des femmes contre des missiles : Rêves, idées et actions à Greenham Common*. Paris : éditions Cambourakis, 2016 (1983).

Chloé Delaume, *Mes bien chères sœurs*. Paris : Seuil, 2019.

Vinciane Despret, Isabelle Stengers (dir.), *Les Faiseuses d'histoire. Que font les femmes*

à la pensée ? Paris : La Découverte, 2011.

Elsa Dorlin, Eva Rodrigues (dir.), *Penser avec Donna Haraway*. Paris : Presses Universitaires de France, 2012.

Camille Ducellier, *Le Guide pratique du Féminisme divinatoire*. Paris : éditions Cambourakis, 2018.

Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort*. Paris : Éditions Horay, 1974.

Barbara Ehrenreich, Deirdre English, *Sorcières, sages-femmes et infirmières : Une histoire des femmes soignantes*. Paris : éditions Cambourakis, 2014.

Barbara Ehrenreich, Deirdre English, *Fragiles ou contagieuses. Le pouvoir médical et le corps des femmes*. Paris : éditions Cambourakis, 2016.

Arturo Escobar, *Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'Occident*. Paris : Seuil, 2018.

Jules Falquet, *De gré ou de force. Les femmes dans la mondialisation*. Paris : La Dispute, 2008.

Jules Falquet, *Pax Neoliberalia, perspectives féministes sur (la réorganisation de la) violence*. Paris : Éditions iXe, 2016.

Jules Falquet, *Imbrication, Femmes, race et classe dans les mouvements sociaux*. Vulaines sur Seine : éd. du Croquant, 2020.

Jeanne Favret-Saada, *Les Mots, la Mort, les Sorts, La Sorcellerie dans le bocage*. Paris : Gallimard (1977), 1985.

Silvia Federici, *Caliban et la sorcière : Femmes, corps et accumulation primitive* (2004). Montreuil, Genève : Entremonde,

- collection Senonevero, 2014.
- Françoise Flamant, *Women's Lands. Construction d'une utopie*. Oregon, USA 1970 – 2010. Paris : iXe, 2015.
- Camille Froidevaux-Metterie, *La révolution du féminin*. Paris : Gallimard, 2015 ; Gallimard, 2020 (Folio essais).
- Camille Froidevaux-Metterie, *Le Corps des femmes. La bataille de l'intime*. Paris : Philosophie Magazine éditeur, 2018
- Camille Froidevaux-Metterie, *Seins. En quête d'une libération*. Paris : Anamosa, 2020.
- Marie Garrau, Alice Le Goff (dir.), *Politiser le care ? : perspectives sociologiques et philosophiques*. Lormont : Le Bord de l'Eau, 2012.
- Tristan Garcia, *Nous*. Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 2016.
- Barbara Glowczewski, *Les rêveurs du désert. Peuples Warlpiri d'Australie*. Arles : Actes Sud (1996), 2006.
- Barbara Glowczewski, *Rêves en colère. Alliances aborigènes dans le Nord-Ouest australien*. Paris : Plon, 2004.
- Barbara Glowczewski, Chantal Chawaf, Rosiska Darcy de Oliveira, Alain Touraine et le Collectif Psychanalyse et Politique, *Le corps d'une femme, premier environnement de l'être humain*. Paris : éditions des femmes-Antoinette Fouque, 2016.
- Barbara Glowczewski, *Guerriers pour la paix : La condition politique des Aborigènes vue de Palm Island*. Arles : Harmonia mundi livre, 2018.
- Émilie Hache, *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*. Paris : La Découverte, 2011 (Les empêcheurs de penser en rond).
- Émilie Hache, *Écologie politique. Cosmos, communautés, milieux*. Paris : Éditions Amsterdam, 2012.
- Émilie Hache (dir.), *De l'univers clos au monde infini*. Bellevaux : Éditions Dehors, 2014.
- Émilie Hache (dir.), *Reclaim. Anthologie de textes écoféministes*. Paris : Cambourakis, 2016.
- Dorothea von Hantelmann, *How to Do Things with Art – The Meaning of Art's Performativity*. Genève : JRP/Éditions S.A., 2010
- Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences - Fictions - Féminismes*. Paris : Exils, 2007.
- Donna Haraway, *Vivre avec le trouble*. Vaulx-en-Velin : Les Éditions des mondes à faire, 2020.
- Donna Haraway, *Manifeste des espèces compagnes*. Paris : Flammarion, 2018 (Climats-Essais).
- Michael Houseman, *Le Rouge et le noir. Essais sur le rituel*. Toulouse : Les presses universitaires du Mirail, 2012.
- Catherine et Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature : une enquête philosophique*. Paris : La Découverte, 2018.

- Clara Lemonnier, « Les recours aux soins non conventionnels pour les “maux de femmes”. Quêtes de soins et redéfinitions des normes de genre » in Renaud Evrard, Déborah Kessler-Bilthauer (dir.), *Sur le divan des guérisseurs... et des autres. À quels soins se vouer ?* Paris : Éditions des Archives contemporaines, 2018.
- Clara Lemonnier, *Le grand livre des guérisseuses*. Paris : Éditions de L'Iconoclaste, 2020.
- Renate Lorenz, *Art Queer. Une théorie freak*. Paris : B42, 2018.
- Marielle Macé, *Nos Cabanes*. Lagrasse : Verdier, 2019.
- Carolyn Merchant, *The Death of Nature. Women, Ecology and the Scientific revolution*. New York: HarperCollins Publishers, 1989.
- Pierre Montebello, *Métaphysiques cosmomorphes. La fin du monde humain*. Dijon : les presses du réel, 2015
- Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant : Enquêtes sur la vie à travers nous*. Arles : Actes Sud, 2020.
- Chimamanda Ngozi Adichie, *Nous sommes tous des féministes*. Paris : Gallimard, 2020 (2015).
- Judith Plant, *Healing the Wounds: The Promise of Ecofeminism*. Ottawa: New Society Publishers, 1993 (1989).
- Val Plumwood, *Feminism and the Mastery of Nature*. Londres : Routledge, 1993.
- Jérôme Rothenberg, *Les Techniciens du sacré*. Paris : Éditions Corti, 2007.
- Ariel Salleh, John Clark, Vandana Shiva (préfaces), *Ecofeminism as Politics: Nature, Marx and the Postmodern*. Londres : Zed Books, 2017.
- Nan Sheperd, *La montagne vivante*. Paris : Christian Bourgois éditeur, 2019.
- Starhawk, Émilie Hache (préface), Isabelle Stengers (postface), *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique & Chroniques altermondialistes. Tisser la toile du soulèvement global*. Paris : Éditions Cambourakis, 2015.
- Starhawk, *Quel monde voulons-nous ?* Paris : Éditions Cambourakis, 2019.
- Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*. Paris : La Découverte, 2013 (2009).
- Pierre Sinclair, *La Sauvagerie*. Paris : Éditions Corti, 2020.
- Monique Wittig, *Les Guérillères*. Paris : Minuit, 1969.
- Monique Wittig, Sande Zeig, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*. Paris : Grasset, 1975.
- Aurélien Yannic, « Présentation générale : Les rituels à l'épreuve de la mondialisation-globalisation », *Le rituel*, CNRS Éditions, 2010.
- Estelle Zhong Mengual, *L'art en commun. Réinventer les formes du collectif en contexte démocratique*. Dijon : les presses du réel, 2019.

OUVRAGES COLLECTIFS

Coll., *Narcisse ou la floraison des mondes* [7 décembre 2019-21 mars 2020, Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA, Bordeaux]. Arles : Actes Sud, 2019.

Coll., *La performance : un espace de visibilité pour les femmes artistes ?* Actes de colloque. Paris : AWARE, 2020.

PÉRIODIQUES

Camille Froidevaux-Metterie, « Le poids des émotions, la charge des femmes », *AOC* (Analyse Opinion Critique), 21 avril 2020.

« L'écoféminisme : qu'est-ce donc ? », *Ballast*, mars 2020 : <https://www.revue-ballast.fr/lecofeminisme-quest-ce-donc/>

Catherine Larrère, « La nature a-t-elle un genre ? Variétés d'écoféminisme », *Cahiers du Genre* n° 59, février 2015, p. 103-125.

Jules Falquet, Sandra Laugier, Pascale Molinier (dir.), *Genre et environnement : nouvelles menaces, nouvelles analyses au Nord et au Sud*, *Cahiers du Genre* n°59, février 2015, p. 5-20.

Jules Falquet, « “Corps-territoire et territoire-Terre” : le féminisme communautaire au Guatemala. Entretien avec Lorena Cabnal », *Cahiers du Genre* n° 59, février 2015, p. 73-89.

Barbara Glowczewski, « “Ceci n'est pas un ex-voto !” Jean-Pierre Cavallé », *Carnet de Techniques & Culture*, 2020.

Cinetrens n°1, « Rituel », printemps 2016. Marielle Macé (dir.), *Nous*, *Critique*, n°841-842, 2017.

Arno Bettina, « Le commun des poètes », *Critique* n° 841-842, « Nous », juin-juillet 2017, p. 551-562.

Nathania Kloos, « Lutter dans un monde abîmé », *Critique* n° 860-861, janvier 2019, p. 87-100.

« Écoféminisme. L'idée d'un monde inversé », *Effondrement des Alpes*, 1^{er} Journal, ESAAA éditions, 2019, p. 89-103.

Sara Ahmed, « Killjoy Feminist », *Eflux Conversations*, 2015. <https://conversations.e-flux.com/t/sara-ahmed-on-feminist-killjoys/1952>

Christine Desrochers, « Des liens étroits entre rituel et performativité », *ETC* n° 79, septembre-octobre-novembre 2007, p. 8-9.

Pascale Bonnemère, « Agir pour un autre : la construction de la personne masculine en Papouasie-Nouvelle-Guinée », *Gradhiva*, n° 25, Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, janvier 2017.

Serge Pey, « Introduction à une réflexion sur le rite dans l'art contemporain sous la forme d'une lettre postée 20 000 ans av. J.-C., postée depuis les montagnes de l'Ariège, en France », *Inter art actuel* n° 106, automne 2010, p. 4-11.

L'autre : Cliniques, cultures et sociétés, Revue transculturelle, Volume 3, n° 3, « Psychiatrie coloniale », Éditions La Pensée sauvage, Grenoble, 2002.

Janet Biehl, « Féminisme et écologie, un lien “naturel” ? », *Le Monde diplomatique*, mai 2011, p. 22-23.

Pierre Charbonnier, « Donna Haraway : Réinventer la nature », *Mouvements*, n° 60, 2009.

Jeanne Burgart-Goutal, « Un nouveau printemps pour l'écoféminisme ? », *multitudes* n° 67, p. 17-28, février 2017, p. 17-28.

Catherine Larrère, “L'écoféminisme ou comment faire de la politique autrement », *multitudes* n° 67, février 2017, p. 29-36.

Anne Querrien, « Starhawk, écoféministe et altermondialiste », *multitudes* n° 67, février 2017, p. 54-56.

Barbara Glowczewski, « Se soigner en soignant la terre », *multitudes* n° 77, avril 2019, p. 161- 167.

Dorothea von Hantelmann, « Quel nouvel espace rituel pour le XXI^e siècle ? », *multitudes* n° 79, février 2020, p. 123-132.

Le Quartier journal n° 89, « L'heure des sorcières », Centre d'art contemporain de Quimper, février-mai 2014.

Émilie Hache, « Chapitre 7. Tremblez, tremblez, les sorcières sont de retour ! », *Presses de Sciences Po*, Académiques, 2018, p. 113-123.

Erik Bordeleau, « Féministes sorcières, féministes révolutionnaires », *Spirales* n° 250, automne 2014.

Barbara Glowczewski, « Le pluriversel à l'ombre de l'universel », *Terrestres*, 15

novembre 2018.

Barbara Glowczewski, Marc Abélès, « Aborigènes : anthropologie d'une exigence de justice », *Vacarme* n° 51, février 2010, p. 90-94.

I

laboratoire espace cerveau

A

space brain laboratory

Station 18

Cartographies du Nous #1 / « Rituel·le·s »
Cartographies of Us #1 / “Rituel·le·s”

C

ARTICLES

Jeanne Burgart Goutal

→ Extraits de *Être écoféministe. Théories et pratiques*. Paris : L'Échappée, 2020.

En ligne sur *Contretemps* :

<https://www.contretemps.eu/etre-ecofeministe-burgart-goutal/>

Jules Falquet

→ « Luttes (dé)coloniales autour du “territoire-corps” : de la guerre à l'extractivisme néolibéral au Guatemala », chapitre 4 de l'ouvrage *Pax Neoliberalia*.

Perspectives féministes sur (la réorganisation de) la violence. Paris : iXe, 2016.

[Voir pages suivantes](#)

Camille Froidevaux-Metterie

→ « Faut-il se libérer du corps féminin ? », *Les Chemins de la Philosophie*, Confinés avec... Simone de Beauvoir, épisode 3/4, par Adèle Van Reeth, avec Camille Froidevaux-Metterie, 18 novembre 2020, 58' :

<https://cutt.ly/ghZG3kQ>

Barbara Glowczewski

→ « Se soigner en soignant la terre », *Multitudes*, n°77, 2019, p. 161-167.

[Voir pages suivantes](#)

→ Le film documentaire *Lajamanu* (2018, 60') réalisé par Barbara Glowczewski et diffusé au sein de l'espace du Laboratoire espace cerveau à l'IAC, est visible en ligne à l'adresse suivante :

<https://vimeo.com/290889175>

Clara Lemonnier

→ « Confidences féminines et sorcellerie : une ethnologie des émotions en terrain sensible », *Parcours anthropologiques*. [En ligne], 11 | 2016 :

<http://journals.openedition.org/pa/474>

Pierre Montebello

→ *Métaphysiques cosmomorphes. La fin du monde humain*. Dijon : Les presses du réel, 2015, p. 3-18.

https://www.lespressesdureel.com/file/ouvrage/3846/extrait_pdf_3846.pdf

Extrait de : Falquet, Jules, 2016, *Pax Neoliberalia. Perspectives féministes sur (la réorganisation de) la violence*. Paris : Editions iXe. 192 p.

Chapitre 4

Luttes (dé)coloniales autour du "territoire-corps" : de la guerre à l'extractivisme néolibéral au Guatemala¹

Ce chapitre s'intéresse aux multiples potentialités politiques des luttes contre les violences faites aux femmes — un thème dont la visibilité locale et globale est allée croissant à partir de 1991, avec la dénonciation, puis la condamnation, des viols de guerre en ex-Yougoslavie, puis avec l'affirmation lors de la Conférence sur les droits humains organisée par l'ONU à Vienne en 1993, que les (violations des) droits des femmes étaient des (violations des) droits humains.

J'ai montré ailleurs (Falquet, 2008), à partir du cas emblématique du mouvement féministe et du développement d'une certaine conception du genre, que les institutions internationales jouaient depuis les années 1990 un rôle clé dans la légitimation idéologique du projet néolibéral et dans sa mise en oeuvre pratique. J'ai ainsi analysé comment les institutions internationales se chargeaient, dans cette nouvelle logique, de coopter les militant·es les plus dynamiques et de désamorcer les thèmes potentiellement radicaux en les réinterprétant, attitude qui contribue puissamment à l'ONGisation de ces mouvements, c'est-à-dire à leur transformation en une sorte de bureaucratie para-étatique (trans)nationale qui assurait à coûts réduits l'exécution d'une gouvernance globale pacifiée, basée sur une re-codification des concepts des mouvements sociaux et la diffusion de nouvelles grilles d'analyse.

Dans le cas des violences contre les femmes un des thèmes les plus « consensuels », et donc « récupérables », portés par le mouvement féministe, et qui constitue de fait une des portes d'entrée principales de la globalisation d'un genre « neutralisé », les institutions internationales ont progressivement développé leurs interventions autour de deux grands axes. D'une part, la violence de type interpersonnelle — de la violence domestique jusqu'au meurtre — contre laquelle elles ont surtout impulsé la création d'un cadre juridique supranational² et national³. D'autre part, les violences sexuelles de guerre, avec la tentative de faire participer les femmes aux processus de post-guerre, de paix et de justice transitionnelle⁴, notamment en ce qui concerne les viols de guerre⁵. Ce faisant, elles ont repris des concepts tels que la *violence de genre* et le *fémicide*, et contribué à développer de nouveaux schémas explicatifs des violences masculines contre les femmes. Deux idées en particulier s'en dégagent. D'une part, que ces violences sont liées à une extrême misogynie — globalement présentée comme un effet de culture. D'autre part, que le principal problème serait l'impunité des

¹ Ce chapitre est basé sur une recherche réalisée dans le cadre de l'ANR *Global Gender* (2013-2015), dirigée par Ioana Cirstocea et qui portait sur le thème de la globalisation du genre à partir de différents territoires ou expériences et à différentes échelles. Pour une version beaucoup plus détaillée de ce travail, voir Cirstocea, Ioana ; Lacombe, Delphine ; Marteu, Elisabeth (coords.), 2018, *Le genre globalisé : mobilisations, cadres d'actions, savoirs*, PUR, pp 91-112.

² Notamment la Convention Belem do Pará pour l'Amérique latine et les Caraïbes, adoptée en 1994

³ Par exemple avec les lois « intégrales » contre la violence en Espagne en 2004, au Mexique en 2005.

⁴ En particulier avec la Résolution 1325 de l'ONU sur la paix et la sécurité en 2000.

⁵ A partir des cas particulièrement marquants de l'ex-Yougoslavie, du Rwanda et de la RDC.

perpétrateurs (principalement vus comme des individus mus par des logiques incompréhensibles), impunité permise par la déficience du système juridique, judiciaire et policier, et révélatrice en dernière instance d'un dysfonctionnement de l'État (surtout suite à un conflit armé).

Or, comme on a commencé à le voir, ces explications s'avèrent insuffisantes et, surtout, tendanciellement dépolitisantes. D'abord, parce qu'elles ne s'intéressent qu'aux conséquences ou au contexte idéologique des faits, sans en expliquer les causes concrètes ni tenter de les prévenir. Ensuite, parce que les perpétrateurs y apparaissent essentiellement comme des déviants à rééduquer ou expulser du corps national, et les femmes violentées comme des victimes absolues devant être « sécurisées » et sauvées... par la loi, les forces armées, les ONG et la médecine-psychologie occidentale. Enfin parce que le rôle de l'État (de même que ses responsabilités) est toujours invoqué en aval des violences commises, jamais en amont. En somme, parce que ces arguments font disparaître la complexité des racines historiques, économiques et politiques des violences de guerre comme des violences quotidiennes.

À contre-courant de cette perspective, le présent travail analyse l'ancrage local, au Guatemala, d'une lutte particulièrement réussie contre la violence. Bien que peu connu, ce petit pays centraméricain possède plusieurs particularités remarquables : il s'agit du premier du continent à avoir subi un coup d'État fomenté par la CIA (en 1954), suite à une réforme agraire lancée par un gouvernement démocratiquement élu. Il s'agit aussi de l'un des rares dont la population reste majoritairement indienne. Enfin, c'est le premier à être parvenu à juger sur son territoire un ancien dictateur accusé de génocide. On verra comment la lutte s'est construite « par le bas » à partir d'une réalité empirique précise — et les conséquences de ce type de construction. Ainsi, je montrerai comment, ici, ce sont surtout les premières concernées (des survivantes de la violence) qui se sont organisées collectivement pour refuser le statut de victime que le système tentait de leur assigner, tout en s'inscrivant dans un projet plus vaste de recherche de justice sociale pour toutes et tous. Leurs stratégies leur ont permis de rencontrer d'autres luttes, de produire des effets bien au-delà de leur objectif initial, et de proposer de nouvelles analyses et formes d'intervention très politiques.

Je présenterai d'abord le cadre historico-politique de ces luttes : celui d'un pays marqué par une violence colonialiste ininterrompue liée à un long processus d'appropriation des terres et des ressources des populations autochtones. On verra ensuite comment ce mouvement de femmes, féministe et lesbien est parvenu à rendre visibles les violences sexuelles commises pendant la guerre, et les conséquences de son action sur la vie politique du pays. Enfin, une dernière partie portera sur les nouveaux développement des luttes dans le contexte du tournant extractiviste⁶ néolibéral, et sur les innovations pratiques et théoriques apportées, notamment, par les toutes premières concernées, les femmes indiennes.

1. Le Guatemala : une longue histoire de violence dans la lutte pour le territoire

Situé entre le Mexique et le reste de l'Amérique centrale, le Guatemala est un petit pays de quatorze millions d'habitants, mais un important symbole puisque, malgré les violences de la colonisation, la population indienne Maya y est restée majoritaire (elle est parfois estimée à 60% de la

⁶ Le terme d'extractivisme est aujourd'hui couramment employé sur le continent pour désigner la nouvelle forme prise par le pillage des ressources naturelles, qu'il s'agisse de matières premières minérales ou de sources d'énergie, mais aussi d'eau, de produits agricoles ou même de biodiversité. L'extractivisme actuel prend généralement une forme industrielle (méga-mines, monoculture sur très vastes zones) extrêmement polluante et destructrice. Elle est généralement réalisée par des transnationales — dont beaucoup ont leur siège dans des pays du Nord, parce qu'elles sont gouvernées par des capitaux de ces pays ou parce qu'elles profitent simplement de conditions boursières particulièrement avantageuses. Pour comprendre le poids numérique des transnationales minières canadiennes, on verra Deneault *et al.*, 2008.

population⁷). À l'indépendance, en 1821, le gouvernement continua à favoriser la colonisation interne des régions indiennes par la population métisse et même européenne : à partir de 1863, d'entrepreneuses familles allemandes se virent octroyer de vastes terres dans la région de la Verapaz où, grâce à la main-d'œuvre indienne récemment dépossédée, elles se lancèrent dans la production de café, qui devint rapidement l'activité économique majeure du pays.



Légende : Carte du Guatemala
(de gauche à droite, les départements de Huehuetanango, Quiché, Alta Verapaz et Izabal forment la Frange Transversale Nord)

A. Les racines de la violence : de la réforme agraire tronquée à la colonisation interne

En 1945, 2 % de la population contrôlent 72 % des terres arables et n'en cultivent que 12 %. Les présidents Arévalo puis Arbenz lancent un processus de réforme agraire, avant de saisir en 1952 les terres laissées en friche du plus gros propriétaire terrien, la multinationale états-unienne United

⁷ Très politiques, les recensements, qui se heurtent à de nombreuses difficultés, prennent généralement pour critère le fait de parler l'une des 22 langues Maya officiellement reconnues. Il existe également une population afrodescendante, les Garifuna et une population indienne non-Maya récemment reconnue, les Xinca, dans le sud-ouest du pays.

Fruit Company. Le Guatemala devient ainsi en 1954 le premier pays du continent à subir un coup d'État organisé par la CIA⁸ (Calvo Ospina, 2013).

Le nouveau gouvernement militaire, avec l'appui de la Banque mondiale et à l'instigation de la coopération états-unienne, arrête la réforme agraire et relance la colonisation dans le Nord du pays. La région, réputée « vide », intéresse pour ses essences précieuses et l'élevage extensif rendu possible par le déboisement. Surtout, on pense y trouver du pétrole. La BID (Banque interaméricaine de développement) finance dès 1958 un premier projet d'infrastructures dans la région stratégique de Sebol (Alta Verapaz). Alors député, Lucas García, futur ministre de la Défense puis président (de 1977 à 1982), commence à y acquérir des terres. À partir de 1964, le gouvernement envoie des populations indiennes coloniser la région.

La Frange transversale nord (FTN) est officiellement créée en 1970. Elle couvre d'ouest en est les départements fortement indiens de Huehuetenango, du Quiché, d'Alta Verapaz (AV) et d'Izabal, ouvert sur l'Atlantique avec le port de Puerto Barrios. Ses ressources, sa topographie montagneuse et boisée difficile d'accès, sa position stratégique à la frontière avec le Mexique, vont faire de la FTN le lieu de tous les enrichissements pour les militaires et les politiciens du pays, puis la première zone d'implantation de la guérilla, et enfin, dans l'après-guerre, le point de mire des multinationales extractivistes et des organisations de narcotrafiquants⁹.

Sa « mise en valeur » est marquée par la violence. Dès 1971, vingt-quatre villages Q'eqchi sont délogés du sud du Petén et du nord de l'Alta Verapaz, où l'on cherche du pétrole et où les premiers puits sont ouverts en 1974. À partir de 1976, l'attention se porte sur la municipalité de l'Ixcán¹⁰ (Quiché), à la frontière avec le Mexique. Dès lors, le destin de la région est scellé : entre 1975 et 1979, l'entreprise pétrolière états-unienne Shenandoah Oil, l'Institut de la réforme agraire et le Bataillon d'ingénieurs de l'armée ouvrent une piste le long de laquelle, avec l'appui de la Banque de l'armée, hommes politiques, entrepreneurs et militaires s'approprient les terres et bâissent des fortunes. Devenu président, Lucas García prend en 1982 la tête du « mégaprojet de développement » de la FTN.

C'est également là que s'implante à partir de 1972 l'Armée guérillère des pauvres (EGP, pour *Ejercito guerrillero de los Pobres*), qui gagne à sa cause de nombreuses communautés indiennes, notamment Ixil¹¹. Même les femmes et les fillettes s'engagent résolument (Collectif, 2008; Colom, 1998). La première action armée de l'EGP en 1975 déclenche une répression féroce. L'armée installe de nombreux campements dans la région et commet des exactions croissantes, jusqu'à appliquer à partir de 1981 une véritable stratégie de « terre brûlée », en particulier dans le Quiché mais plus largement dans toute la FTN, pour obliger la guérilla, et surtout la population, à abandonner les lieux.

B. Violences sexuelles et génocide : le jugement historique de Ríos Montt

Appuyé par les États-Unis, le général putschiste Ríos Montt réalise le plus gros de la répression entre 1982 et 1983. 440 hameaux et villages indiens sont rayés de la carte. Les massacres de masse se succèdent, assortis de d'actes de barbarie et de viols de masse — 1 465 ont été officiellement dénoncés à la Commission pour l'éclaircissement historique (CEH, 1999) et l'on estime que 50 000 femmes au moins en auraient fait l'objet (Aguilar et Fulchiron, 2005). L'armée multiplie les casernes, implante des populations « amies » dans des villages modèles et continue à s'attribuer

⁸ Nouvellement créée, la CIA est alors dirigée par Allen Dulles. Allen Dulles et son frère John Foster (alors directeur du Département d'Etat) possèdent l'un des principaux cabinets d'avocats de Wall Street, qui défend notamment la United Fruit, dont les deux frères sont également actionnaires.

⁹ Vivant au cœur de la future zone en dispute, la population Ixil deviendra le symbole des martyrs de la guerre.

¹⁰ Stratégiquement située, la municipalité de l'Ixcán sera l'une des plus durement réprimées durant la guerre. Elle borde le Mexique, les municipalités de Chisec et Cobán (AV), Chajul et Uspantán (Quiché), et Santa Cruz Barillas (Huehuetenango).

¹¹ Avec trois autres groupes guérilleros, l'EGP donnera naissance à l'URNG (Union révolutionnaire nationale guatémaltèque).

d'immenses étendues de terre¹², tandis que des dizaines de milliers de personnes fuient au Mexique ou au sommet des montagnes les plus inaccessibles.

Le retour d'un président civil en 1986 permet d'entamer un long processus de négociations qui conduit finalement à des Accords de paix, signés en 1996. Cependant, la guerre a laissé des traces profondes : le rapport officiel identifie nommément 42 275 victimes de la guerre (CEH, 1999). Quatre sur cinq sont Maya, une sur quatre est une femme. 93% des actes de violence et des violations des droits humains, dont 626 massacres, sont attribués à l'armée, à la police et aux forces paragouvernementales. Au total, on compte 150 000 mort·es, 50.000 disparu·es, et on estime que la guerre a déplacé entre un demi-million et un million et demi de personnes, ce qui pose avec une acuité renouvelée la question de l'accès à la terre.

En 2012, l'ex-dictateur Ríos Montt qui a enfin perdu son immunité est convoqué devant la justice, car il est accusé de génocide pour l'assassinat de 1 771 Indien·nes Ixil du Quiché. Après un procès extrêmement médiatisé¹³, il est condamné en mai 2013, et le Guatemala devient ainsi le premier pays du continent à juger un ancien dictateur sur son propre sol¹⁴. Parmi les éléments qui ont fait pencher la balance, se trouvent notamment les témoignages de seize femmes indiennes qui ont dénoncé les viols commis à leur encontre par les soldats, parallèlement aux massacres du début des années 1980. En effet, la cour a reconnu que ces viols, couverts et surtout ordonnés par la hiérarchie, constituaient un crime de génocide.

Voyons par quel processus ces paysannes indiennes, en butte à un racisme historique brutal et qui s'exprimaient parfois difficilement en espagnol, sont parvenues dans un contexte particulièrement adverse à provoquer cet événement historique, en dénonçant à voix haute devant la cour suprême, la société guatémaltèque et bien au-delà, ces violences sexuelles socialement indicibles.

1. Vers la reconnaissance des violences sexuelles commises en temps de guerre

L'anthropologue et thérapeute Yolanda Aguilar fait partie des personnes à l'origine de cette prise en compte inédite des violences sexuelles durant un conflit armé. Elle-même a été arrêtée comme « subversive » et atrocement torturée par les forces gouvernementales alors qu'elle était âgée d'à peine quinze ans. Elle sera à l'origine d'*Actoras de cambio*, le groupe qui depuis 2003 a accompagné onze des seize femmes ayant témoigné au procès de Ríos Montt.

A. Aux origines d'*Actoras de cambio*

Dès avant la fin de la guerre, la Commission des droits humains de l'Église catholique entame un processus de Récupération de la mémoire historique (REMHI) sur les violations des droits humains¹⁵. Après un long travail personnel, Yolanda Aguilar approche l'équipe de REMHI pour apporter son propre récit. Sollicitée ensuite pour recueillir d'autres témoignages, elle constate que la plupart des femmes dénoncent des violences ayant frappé leurs proches, mais beaucoup plus rarement celles qu'elles ont elles-mêmes vécues — et moins encore les violences sexuelles. Elle rédige pour le Rapport sur les violences sexuelles le chapitre intitulé « De la violence à l'affirmation des femmes », à partir de 165 témoignages directs (REHMI, 1998). Le rapport de la Commission de la vérité, créée par les Accords de Paix, paraît l'année suivante (1999) et il contient lui aussi un chapitre très clair sur les violences sexuelles. Cependant, ces deux chapitres ne formulent ni conclusions ni recommandations.

¹² On estime qu'en 1983, 60% du département de Alta Verapaz était propriété de militaires, dont deux anciens présidents : Laugerud et Lucas García.

¹³ Le procès a été très diffusé sur Internet. Les mots clés « sentencia por genocido, Ríos Montt » donnent accès à plusieurs vidéos.

¹⁴ Cependant, le 20 mai 2013, la Cour constitutionnelle casse le jugement. Le procès a repris en janvier 2016.

¹⁵ Deux jours après la parution du rapport, l'un de ses rédacteurs, l'évêque Mgr Juan Gerardi (75 ans), est assassiné en plein jour, près de chez lui et à trois cents mètres du palais présidentiel.

Invitée au « Tribunal international sur les crimes de nature sexuelle commis par l'armée japonaise contre des femmes durant la Deuxième Guerre mondiale » qui se tient au Japon en 2000, Yolanda Aguilar est si impressionnée par les témoignages des femmes de différents pays d'Asie qu'à son retour elle conçoit le projet de rapprocher, au Guatemala, le travail des féministes et celui des organisations de droits humains. De fait, avec le programme national de « réparation » (*resarcimiento*) pour les victimes de la guerre lancé en 2002, le mouvement des femmes obtient que les violences sexuelles et le viol figurent dans les motifs de demande de réparation. En 2003, avec la complicité féministe d'une Française, Amandine Fulchiron, qui rêve elle aussi d'éliminer le viol et la guerre de la vie des femmes, Yolanda Aguilar commence à imaginer et à impulser un processus collectif et politique visant à rompre le silence autour du viol, à guérir les blessures qu'il génère et à tracer des chemins vers la justice pour les survivantes.

Dans un premier temps, les deux femmes contactent des organisations en mesure de soutenir le projet et de préparer l'accompagnement de femmes ayant souffert des violences sexuelles durant le conflit. Progressivement, elles réunissent l'Union nationale des femmes guatémaltèques (UNAMG¹⁶), d'autres organisations proches de la gauche¹⁷ et des féministes à titre individuel. L'alliance qui se forme en 2005 prend le nom de « Consorcio “de víctimas de violencia sexual a actoras de cambio : lucha de las mujeres por la justicia” »¹⁸, ou *Actoras*. Ainsi que l'explique Yolanda Aguilar, l'objectif est alors de se mobiliser afin d'obtenir la justice —dans les différents sens que les femmes peuvent accorder à ce concept—, et de permettre aux concernées de passer du statut de victimes à celui d'actrices de changement.

Il s'agit moins d'aller devant les tribunaux que de lancer avec les premières concernées un travail de mémoire, de guérison et de construction d'alternatives, reposant sur un processus de *sanation* (*sanación*) individuelle et collective. Le concept, difficilement traduisible, suggère qu'il existe des liens profonds entre la rupture du silence, la reconstruction de la mémoire et la guérison. La *sanation* vise aussi à encourager la résilience en privilégiant l'organisation collective et en imaginant des alternatives propices à la réparation du tissu social, ou plus précisément à son retissage — métaphore explicite qui s'appuie sur la tradition faisant du tissage une activité cosmogonique et sacrée des femmes indiennes. À la proposition féministe d'auto-conscience et de réappropriation du corps, appuyée sur un travail émotionnel pour libérer les souvenirs traumatiques, la sanation associe un ensemble de pratiques inspirées des traditions indiennes, ancrées dans la mémoire historique des violences de la colonisation comme dans diverses spiritualités de résistance et, plus globalement, dans l'affirmation de la vigueur et de l'actualité des cultures indiennes.

B. Renouveau des organisations et des luttes des femmes Maya

Les femmes Maya sont celles qui ont le plus souffert des violences sexuelles commises pendant la guerre. À l'époque, à côté de l'association Mamá Maquín, plusieurs groupes de femmes se formèrent autour des veuves de guerre et parentes de disparu-e-s. Souterrainement mais étroitement liés aux organisations révolutionnaires, ces groupes agissaient surtout pour la survie et les droits humains. Une nouvelle génération de femmes et de féministes indiennes, plus autonomes, est apparue dans l'après-guerre.

¹⁶ Sa responsable, Luz Méndez, est une ancienne membre de la guérilla de l'URNG. À ce titre, elle a été l'une des signataires des accords de paix.

¹⁷ L'équipe d'études communautaires et d'action psychosociale (ECAP), groupe mixte qui travaille dans les domaines de la santé et des droits humains ; Ixquic, un groupe du Petén qui travaille contre les abus sexuels commis sur de enfants et la violence sexuelle contre les femmes ; ou le groupe de femmes indiennes Mama Maquín, première grande organisation de femmes indiennes, née dans les campements de réfugié·es du Mexique. Mamá Maquín a toutefois quitté le projet en 2004, car ses responsables ne se sentaient pas prêtes à réaliser ce travail.

¹⁸ Consortium “de victimes de violence sexuelles à actrices de changement : lutte des femmes pour la justice”.

Catalyseur et symbole de cette transformation, le groupe Kaqla est fondé en 1996. On trouve à sa base trois soeurs, qui après avoir traversé la guerre et participé au projet révolutionnaire ainsi qu'au féminisme, souhaitent sortir du cadre de la politique traditionnelle et décident pour ce faire de se tourner vers leurs racines Maya. Kaqla travaille à l'autonomie, au bien-être et à la lutte des femmes Maya —et de leur communauté—, en développant des alternatives méthodologiques et théoriques appuyées sur un travail collectif autant physique, ancré dans le corps, que spirituel (Chirix García, 2003 ; Grupo de mujeres mayas Kaqla, 2010). Différentes publications exposent, en plus des analyses des participantes, des images produites par elles-mêmes sur elles-mêmes, notamment de certaines parties de leur corps généralement cachées¹⁹, et où surtout elles « font corps » entre elles dans la douleur comme dans la joie (Kaqla, 2004). Le groupe a joué un rôle important dans le processus de *sanation* enclenché par les féministes d'*Actoras* — en particulier grâce à la participation de Sara Alvarez et Angélica López qui travaillent directement avec *Actoras*, et à la complicité d'une autre féministe Maya, Adela Delgado.

Durant ces mêmes années d'après-guerre, surgit aussi une nouvelle génération de professionnelles urbaines de classe oyenne et d'intellectuelles indiennes qui, encouragées par la coopération internationale et diverses alliées, créent leurs propres groupes et ouvrent ensemble des espaces de débat et de formation. Le début des années 2010 voit ainsi apparaître d'importantes théoriciennes décoloniales Maya, comme Aura Cumes ou Gladys Tzul.

C. Un travail en parallèle avec les Indiennes et les métisses

Faire émerger la parole des femmes sur les violences sexuelles durant le conflit n'a rien d'évident. Ayant obtenu l'appui économique de la coopération internationale (non gouvernementale), *Actoras* commence à s'y employer à partir de 2004. Après avoir repéré les lieux où ces violences auraient pu être commises, localisé et approché d'éventuelles survivantes, l'association démarre un long processus de *sanation* et de réflexion sur la justice alternative, en cinq langues différentes, avec des femmes indiennes de cinq régions rurales²⁰. Le travail comprend une procédure de systématisation à laquelle participe une Française, Amandine Fulchiron, qui dirige la recherche et commence en parallèle une thèse sur le silence à propos du viol dans le mouvement des femmes.

En parallèle, les militantes d'*Actoras* organisent un grand débat sur la violence avec onze des principaux groupes du mouvement des femmes. Elles en tirent un « document de position » qui réaffirme une fois de plus l'évidence, à savoir que la culture de la violence contre les femmes possède un caractère profondément sexuel (Aguilar, Fulchiron, 2005). Il faut dire qu'en cette période de l'après-guerre, les assassinats de femmes ont pris des proportions considérables et se comptent par centaines²¹. Très au fait des recherches et des mobilisations contre les féminicides au Mexique et des débats continentaux, les Guatémaltèques font immédiatement le lien entre cette nouvelle vague de crimes et les cicatrices toujours à vif laissées par le conflit, à cause, entre autres et surtout, de l'impunité accordée de fait aux responsables des violences génocidaires.

De ces premières rencontres, naît l'atelier "Parlons de violence sexuelle", dont l'objectif est de mobiliser l'ensemble du mouvement des femmes, y compris métis et urbain, longtemps resté étrangement silencieux sur la question. Il s'agit de politiser le problème du viol, de le faire sortir du domaine du privé en incitant chacune à rompre le silence sur sa propre histoire. Cinq séances auront lieu au cours de l'année 2005, qui rassemblent chaque fois une cinquantaine de femmes très diverses. Aborder en public des questions aussi personnelles n'a pourtant rien d'évident, et beaucoup

¹⁹ Le corps est considéré comme sacré dans les cultures Maya – surtout celui des femmes. L'influence catholique est également puissante dans ces communautés.

²⁰ Dans les départements de Huehuetenango, Chimaltenango et Alta Verapaz. 22 femmes de la capitale, dont des traductrices, se déplacent à chaque fois pour travailler avec les femmes de ces communautés, réalisant des thérapies individuelles, collectives, et diverses réunions.

²¹ Le premier cas de féminicide signalé comme tel par Amnesty International a lieu en 2001, quand une femme est retrouvée assassinée avec une pancarte « mort aux chiennes » (AI, 2004). De fait, les assassinats de femmes, avec ou sans viol et violences sexuelles, augmentent rapidement : 179 en 1999, puis 303 en 2001 et 497 en 2004 (Rosales Gramajo, 2008).

abandonnent en chemin.²² Les autres réussissent cependant à affronter des thèmes tabous – en particulier celui du corps et de sa réappropriation, entre autres par la nudité. Le 25 novembre 2006, à l'occasion de la Journée internationale pour l'élimination de la violence à l'égard des femmes, plusieurs participantes de l'atelier appuyées par des activistes de Lesbiradas²³ créent un nouveau groupe, la Batucada féministe.

Dès l'année suivante, sous l'impulsion de la Batucada féministe, l'atelier s'ouvre à la réappropriation par les femmes de leur corps et de leur propre vie: désormais intitulé « Parlons de sexualité, de pouvoir et d'érotisme », il s'appuie notamment sur les textes d'Audre Lorde autour du pouvoir de l'érotique. Parallèlement, la Batucada féministe lutte contre l'expropriation du corps des femmes, en organisant diverses actions de réappropriation collective. Le 8 mars 2007, au son des tambours et protégées par les autres manifestantes, treize femmes se dénudent publiquement sur la place centrale de la capitale pour révéler le message peint en toutes lettres sur leur corps : MI CUERPO ES MIO (mon corps est à moi)²⁴. Leur audace et leur volonté de s'affirmer font écho à la nouvelle détermination des femmes indiennes qui travaillent avec *Actoras* : cette même année 2007, après une longue période de préparation clandestine, elles font savoir qu'elles se sentent capables de parler à voix haute de ce qu'elles ont vécu, et désirent que leur parole soit rendue publique « afin que ce qui s'est passé ne se répète jamais ».

Cependant, cet élan libérateur qui s'est emparé d'une partie du mouvement rencontre aussi des réticences. Ainsi, lors du IIIe Forum des Amériques de 2008^{organisé en lien avec le Forum social mondial}, plusieurs groupes dont Lesbiradas et la Batucada féministe scandalisent une partie de la gauche régionale, y compris certaines Indiennes guatémaltèques²⁵, en accrochant dans la tente des femmes une banderole montrant onze femmes qui posent nues et enlacées, avec la légende : « Territoire libre. Mon corps est à moi. Libre de contrôle, d'expropriation, de violence, de colonisation, de racisme, de lesbophobie ». Cette visibilité soudaine du corps (nu!) des femmes, dans une perspective d'autoreprésentation, de réappropriation et de liberté, est aussi liée, il faut le souligner, à la montée en puissance des analyses lesbiennes féministes²⁶.

²² Dont Yolanda Aguilar, qui après quatre années de participation intense, quitte *Actoras* en janvier 2006 et part à l'étranger pour avancer dans son cheminement personnel. Amandine Fulchiron prend alors la direction de la recherche-action participative tandis que Luz Méndez assume celle du consortium *Actoras de cambio*.

²³ Lesbiradas est le seul groupe de lesbiennes-féministes du Guatemala, issu du premier groupe de lesbiennes du pays, *Mujer·es Somos*, formé en 1995. L'adresse de son site : <lesbiradas.blogspot.com>.

²⁴ Une vidéo de l'action est disponible sur You Tube. Pour la visionner, entrer les mots clés « batucada feminista 8 marzo 2007 »

²⁵ Leur malaise va encourager le développement du « féminisme communautaire » guatémaltèque dont il est question plus bas ; voir également l'interview de Lorena Cabnal (Falquet, 2015).

²⁶ L'essor du courant lesbien-féministe au Guatemala culmine en octobre 2010 avec la tenue à Ciudad Guatemala de la VIIIe Rencontre lesbienne-féministe continentale (RLFLAC). Les violences contre les femmes pendant la guerre, le militarisme et l'extractivisme font partie des grands thèmes qui y sont abordés. Les organisatrices souhaitent en effet dépasser les préoccupations identitaires dominantes dans le mouvement LGBTQI. Les deux autres rencontres lesbiennes-féministes organisées à l'échelle du continent (en 2012 en Bolivie, et en 2014 en Colombie) confirment cette tendance.



Légende de la photo : affiche à l'occasion de la rencontre méso-américaine du IIIe Forum des Amériques, octobre 2008

Les luttes engagées pour que les violences sexuelles commises durant le conflit soient reconnues comme telles ont donc lancé des dynamiques qui ont largement dépassé l'objectif initial. Y participent des métisses, des Indiennes et des Européennes impliquées simultanément ou successivement, et à différents titres (professionnel, académique et/ou militant), dans différents espaces du mouvement des femmes, féministe et lesbien, dans des groupes de défense des droits humains, dans la mouvance de gauche proche de l'ex-guérilla, ou encore dans la coopération internationale. Le succès et l'écho des stratégies qu'elles ont déployées sont aussi, pour partie, dus au contexte d'après-guerre, qui voit apparaître de nouvelles formes de violence.

3. Continuité des violences dans l'extractivisme d'après-guerre et reformulation des luttes

Les espoirs suscités par les Accords de Paix de 1996 ont rapidement été douchés par la grave crise économique et politique qui touche l'ensemble de l'Amérique centrale. Loin de cesser, la violence persiste et s'accroît : exactions en tous genres, viols, enlèvements et assassinats se multiplient. La délinquance organisée se développe rapidement, aussi bien parmi les jeunes paupérisé·es et sans futur que parmi les anciens militaires, policiers et paramilitaires qui n'on jamais ni désarmés ni inquiétés pour leurs actions passées. La situation empire sous l'influence des *maras*, les gangs armés ultra-violents du Salvador voisin, puis des cartels de la drogue mexicains qui s'installent dans le Nord du pays dans les années 2010. Quant à l'économie, le pays est englobé dans un projet inscrit dans le droit fil du Traité de libre commerce États-Unis-Canada-Mexique signé en 1994, et visant à consolider une zone de libre échange méso-américaine qui fasse ensuite la jonction avec le Sud du continent. Le Plan Puebla Panamá, lancé en 2001 avec l'appui de la Banque mondiale, prévoit ainsi la réalisation d'un ensemble de « méga-projets » d'infrastructures censées permettre la « mise en valeur » de la région. Favorisé par la hausse de la demande et des prix, un nouveau cycle extractiviste minier débute alors, au Guatemala comme dans tout le continent : rien qu'en Amérique centrale, les concessions à des transnationales s'étendent désormais à un quart du territoire (Garaye Zarraga, 2014).

A. Les violences du projet néolibéral extractiviste

Au Guatemala, il s'agit essentiellement de redémarrer la colonisation de la Frange transversale nord. De fait, une bonne part des projets de barrage, d'exploitation pétrolière, d'extraction minière et d'agro-industrie sont situés dans les zones où ont été perpétrés les pires massacres pendant la guerre. Et les anciens détachements militaires qui reprennent leurs activités dans les années 2000 sont tous échelonnés le long de la FTN, où la Banque Centraméricaine d'intégration économique s'apprête à

financer la construction d'une route de plus de trois cents kilomètres afin de faciliter l'exploitation des ressources naturelles²⁷.

L'extractivisme se développe continûment à partir de l'élection du conservateur Oscar Berger Perdomo à la tête de l'État, en 2004. Les concessions d'exploration et d'exploitation sont cédées à vil prix à des entreprises transnationales, sans consultation nationale et moins encore des populations locales, alors pourtant que les communautés indiennes, majoritairement concernées, sont théoriquement protégées par la convention 169 de l'OIT²⁸. Face à cet assaut généralisé, la résistance se développe rapidement en Amérique latine autour du mot d'ordre « récupération et défense du territoire-Terre », essentiellement porté par les populations indiennes. Le Guatemala ne fait pas exception. Et comme pendant la guerre, les entreprises recrutent des milices de sécurité privées, tandis que le gouvernement couvre systématiquement leurs agissements en votant des lois *ad hoc* et en envoyant la police et l'armée pour imposer les projets. Les assassinats et les violences sexuelles se multiplient, et les paysannes indiennes sont à nouveau en première ligne des agressions visant à réduire la population au silence ou à la chasser de ses terres.

Le premier mort et les premiers blessés sont à déplorer dès 2005, lors des actions de résistance à l'ouverture de la mine d'or de Marlin 1 (San Marcos). Fin 2006, des incidents très graves se produisent autour de la mine de nickel d'El Estor (Izabal), dans une région majoritairement Q'eqchi. El Estor est un lieu emblématique : en 1965 déjà, pour permettre à l'entreprise canadienne Inco d'y travailler à ciel ouvert – ce qui était alors interdit par la Constitution – le gouvernement avait dissout le Congrès et imposé un nouveau code minier. La première guérilla du pays s'étant établie à proximité de la mine, le gouvernement avait ensuite envoyé le colonel Carlos Manuel Arana Osorio « nettoyer » la zone, mission qu'il remplit en 1966 en éliminant des milliers de paysan-ne-s (entre 3 000 et 6 000), avant de devenir président du pays en 1970. Une fois au pouvoir, pour étouffer les protestations Arana suspendit les libertés civiles et envoya l'armée contre l'université nationale de San Carlos, siège de la contestation. La répression sanglante se poursuivit jusqu'en 1982, année où la compagnie minière canadienne Inco cessa d'exploiter la mine. En 2004, un nouveau permis ayant été accordé à une autre entreprise canadienne, Skye Resources, l'armée et des groupes paramilitaires expulsent une première partie de la population en novembre 2006, puis une deuxième en janvier 2007. Des centaines de maisons sont brûlées et onze femmes Q'eqchi osent dénoncer des viols (AI, 2014).

Au nord-ouest de la capitale, une autre lutte s'amorce dès 2007 contre l'ouverture d'une gigantesque cimenterie destinée à alimenter la construction des routes et des barrages à venir (Cementos Progreso). La consultation populaire organisée par douze communautés indiennes Kakchikel se traduit par un refus massif du projet. Les pouvoirs publics répondent une fois encore par des vagues d'arrestations, en se déchargeant des assassinats sur les groupes paramilitaires qu'il laisse de déployer dans la région.

L'extractivisme s'intensifie considérablement à partir de 2008, sous la présidence du social-démocrate Álvaro Colom.²⁹ Pour briser la résistance des communautés, son gouvernement décrète l'état d'urgence à plusieurs reprises en 2008 et 2009. En 2010, plusieurs communautés du département de Huehuetenango – dont celle de Barillas, où pas moins de neuf massacres ont eu lieu pendant la guerre (Grandjean, 2013) – protestent contre le début des travaux de la route qui doit traverser la FTN. En parallèle, l'infiltration de groupes paramilitaires des narcos mexicains – en particulier les Zetas à qui est attribué, en mai 2011, le massacre de vingt-deux paysans – amène Colom à imposer un mois d'état de siège à la région du Petén, frontalière avec le Mexique.

²⁷ Une seule entreprise s'étant présentée à l'appel d'offres pour la construction de la route décidée en 2005, la décision fut attaquée pour inconstitutionnalité en novembre 2007.

²⁸ Qui affirme en particulier le droit des communautés "autochtones" à être consultées pour tout projet de "développement" sur leur territoire.

²⁹ En janvier 2014, on compte 100 permis d'exploitation de minerais métalliques en vigueur, et 355 nouvelles demandes (AI, 2014).

L'année 2012 est des plus agitées : en mars, des populations métisses et des Indiens Kakchikel occupent pacifiquement le lieu dit La Puya, à quarante kilomètres au nord-est de la capitale, pour contrer un projet canadien de mine d'or. En avril, à Xalalá dans l'Ixcán (Quiché), quatre cents personnes qui s'opposaient au projet hydroélectrique de l'entreprise Santa Rita sont délogées³⁰. Début mai, les habitant·es de Barillas se soulèvent contre le projet de barrage de l'entreprise espagnole Hidro Santa Cruz, suite à l'assassinat d'un dirigeant de la communauté par deux des agents de sécurité de l'entreprise. Aussitôt, le gouvernement décrète l'état de siège et envoie l'armée. La population, majoritairement Q'anjob'al, revit avec terreur la présence militaire et fuit dans les montagnes. Douze personnes seront finalement arrêtées et accusées de « terrorisme ». Des dures confrontations au lieu courant mai à La Puya : après des semaines de résistance pacifique de la population, le gouvernement envoie quatre cents hommes de la police nationale escortés par un détachement des forces anti-émeute pour ouvrir le passage aux machines de la compagnie minière. Devant la détermination des habitant·e·s, ils sont obligés de se retirer, cependant le mois suivant, Yolanda Oqueli, l'une des porte-paroles du mouvement, est blessée par balle par des inconnus. En octobre enfin, à Totonicapán, des affrontements entre la police militaire et des manifestant·e·s Quiché et Kakchikel qui bloquent la route pour protester, entre autres, contre le prix de l'électricité, font sept morts et une quarantaine de blessés : c'est une des interventions répressives les plus sanglantes depuis la fin de la guerre.

En 2013, l'escalade répressive se poursuit. En janvier, le site d'une future mine d'argent à quatre-vingt-dix kilomètres de la capitale, à San Rafael las Flores, est attaqué anonymement, causant trois morts dont deux gardes de sécurité. En avril, les gardes de sécurité de la transnationale canado-états-unienne devenue concessionnaire de la mine, blessent six manifestants. Début mai, le gouvernement décrète l'état d'urgence et dépêche sur place trois mille cinq cents policiers et soldats (AI, 2014). En septembre 2014, le gouvernement impose l'état de siège à San Juan Sacatepequez, cette fois pour protéger la construction de l'usine de Cementos Progreso. En octobre 2014, des femmes Kakchikel demandent la fin de l'état d'exception et dénoncent le harcèlement sexuel qu'elles subissent de la part de la police et de l'armée... suite à quoi c'est une dirigeante communautaire, Barbara Diaz Surin, qui est arrêtée.

Comme on le voit, les continuités avec la période de la guerre sont évidentes. Les violences liées à l'extractivisme se produisent souvent sur les lieux mêmes des anciens massacres, touchant directement celles et ceux qui ont survécu au génocide. Elles sont exercées par les mêmes acteurs (police, armée, services de sécurité des entreprises), qui agissent de concert, avec autant d'impunité que pendant la guerre et dans le même but : pour intimider la population et l'évincer des zones concernées. Et à nouveau, aux brutales techniques d'intimidation s'ajoutent des violences sexuelles spécifiquement dirigées contre les femmes, qui participent activement à toutes les luttes.

B. Diversité des stratégies féministes : de la voie juridique au féminisme communautaire

On comprend que dans ce contexte la violence soit au cœur des réflexions et des pratiques féministes. Quatre grandes stratégies se dessinent, non exclusives les unes des autres : la dénonciation en justice des violences de la guerre, qui a des répercussions directes sur la vie politique du pays ; des pratiques plus locales de construction de mémoire ; la voie de la réforme législative pour obtenir la condamnation des féminicides ; et enfin la proposition théorique et pratique du féminisme communautaire.

Le groupe Mujeres transformando el mundo (MTM) se forme en 2008 autour des avocates Lucía Morán et Paula Barrios, à la suite de la séparation des différents collectifs qui compossait *Actoras*³¹. MTM se positionne d'emblée sur le terrain du droit, y compris international. Après avoir constitué en 2009 l'Alliance « Rompons le silence et l'impunité » avec l'ECAP (Equipo de estudios comunitarios y acción psicosocial) et l'UNAMG (Unión nacional de mujeres guatemaltecas), MTM

³⁰ Décidé dans le cadre du Plan Puebla Panamá, le barrage implique de déplacer 12 communautés Maya Q'eqchi.

³¹ Après avoir refusé une pressante invitation à s'intégrer à l'UNAMG, *Actoras* se divise en 2008.

co-organise en mars 2010 à l'Université de San Carlos, un « tribunal de conscience³² » sur la violence sexuelle durant le conflit (Alvarado, Caxaj, 2012). À cette occasion, le groupe ébauche sa stratégie et décide de présenter une dénonciation collective à la Cour interaméricaine des droits humains (CIDH), en s'appuyant sur quelques cas qu'elle estime emblématiques – tel celui de quinze femmes Maya Q'eqchi séquestrées et violées pendant plusieurs mois sur la base militaire de Sepur Zarco (Izabal) par des soldats qui avaient également assassiné leurs époux, en 1982. MTM porte l'affaire devant les tribunaux nationaux en 2012, en accusant nommément deux hommes. Longtemps retardé pour des raisons politiques³³, le procès est enfin jugé en mars 2016, et, les plaignantes obtiennent une sentence historique : les deux accusés sont condamnés à 360 ans de prison.

De leur côté, fidèles à une conception de la justice qui priviliegié la (re)construction de la mémoire, par la visibilisation des violences sexuelles durant la guerre, les activistes demeurées dans *Actoras* organisent le 25 novembre 2008, à Huehutengo, un festival intitulé « Femmes et guerre : j'ai survécu, je suis là et je suis vivante ». En novembre 2009, elles publient *Tejidos que lleva el alma* [Les tissages que l'âme emmène avec elle], un rapport qui fait la synthèse de leurs longues années de travail sur la visibilisation des violences sexuelles et analyse en profondeur son impact sur les survivantes de ces crimes de lèse-humanité. En 2011, elles réalisent un deuxième festival dans le département de Chimaltenango. Surtout, au fur et à mesure que la mobilisation contre l'extractivisme prend de l'ampleur, elles nouent des alliances avec des groupes de femmes locaux et des féministes indiennes. Ainsi, elles participent activement à la lutte contre le projet de barrage de Barillas³⁴, où l'état de siège est décrété début mai 2012. En septembre de la même année, le « Festival pour la vie, le corps et le territoire de femmes » qu'elles organisent avec des groupes de femmes de plusieurs régions du pays rassemble près de deux cents participantes.

Simultanément, de nombreuses féministes s'alarment de l'augmentation des féminicides. En effet, les assassinats de femmes vont croissant : pour la seule année 2006, la police en reconnaît officiellement 603. En s'appuyant sur les analyses juridiques développées par le CLADEM (Comité d'Amérique latine et des Caraïbes pour la défense des droits des femmes) et sur une récente résolution du Parlement européen condamnant les assassinats de femmes au Mexique et en Amérique centrale, le mouvement des femmes obtient en 2008 le vote d'une loi qualifiant le féminicide de crime. Le Guatemala devient alors le deuxième pays d'Amérique latine, après le Costa Rica en 2007, à faire ainsi évoluer le droit. Las, ce progrès juridique ne suffit pas à changer le cours des choses : en 2009, le nombre des assassinats s'élève à 847, et en 2010 à plus de 1000. Et en tout état de cause, la faiblesse du système policier et juridique du pays rend l'accès à la justice extrêmement problématique.

Enfin c'est aux Xinca de la montagne de Xalapán³⁵, une population indienne non Maya très soudée autour des enjeux territoriaux qu'elle défend, que l'on doit le courant du féminisme communautaire. Issu du monde rural, en résonnance avec d'autres collectifs et de femmes des différents peuples Maya qui critiquent depuis de nombreuses années le rôle dépolitisant de la coopération internationale et luttent pour leur autonomie, le féminisme communautaire est sans conteste l'une des formes d'expression les plus riches et les plus novatrices du féminisme latino-américain, du mouvement indien et des luttes environnementalistes. Il apparaît en 2003 dans le village des Izotes, au Sud-Est du pays, à l'initiative d'un groupe de femmes Xinca qui commence à lutter autour de différentes questions de droits humains (Cabnal, 2015). Attaquée par le parti au pouvoir, par les évangélistes et même par une fraction des autorités indiennes traditionnelles, leur association, Amismaxaj (Association de femmes indiennes de Santa María de Xalapán) intègre rapidement l'Alliance politique Sector de Mujeres. Fortes de cet appui, les femmes d'Amismaxaj réalisent d'abord un patient travail de consolidation interne. À partir de 2005, elles participent à la revitalisation de

³² Sur le modèle, notamment, du premier tribunal international sur les crimes contre les femmes, réuni à Bruxelles en 1976.

³³ Le général Otto Pérez Molina, ex-responsable militaire dans le triangle Ixil (Quiché) où ont eu lieu les pires exactions, et soutien du coup d'Etat de Ríos Montt pendant la guerre, vient d'accéder à la présidence.

³⁴ Où ont commencé en 2010 des travaux très contestés pour construire la route devant traverser la FTN.

³⁵ Départements de Jalapa, Jutiapa et Santa Rosa.

l'identité ethnique de leur peuple, en s'associant à la défense du territoire ancestral contre les grands propriétaires terriens, les cultures OGM et l'extractivisme minier transnational. Simultanément, elles s'attaquent de front aux féminicides et à la violence sexuelle contre les fillettes dans les communautés indiennes de la montagne. C'est à partir de cette double expérience de défense du corps des femmes comme leur premier territoire, et de défense du territoire communautaire, qu'elles commencent à forgent le concept de territoire-corps. Elles l'utilisent d'abord, en 2007, comme un slogan contre les transnationales minières. Il devient rapidement un énoncé central de leur féminisme, qui se donne pour but « la récupération et la défense du territoire-corps et du territoire-terre ». Elles décident finalement de se nommer « féministes communautaires » en 2010.

En décembre de la même année, Lorena Cabnal, l'une des fondatrices d'Amismaxaj, participe à un dialogue entre féministes³⁶ où elle découvre le féminisme communautaire bolivien que développe le groupe Comunidad Mujeres Creando. Sa principale théoricienne, une Indienne Aymara et activiste lesbienne-féministe, Julieta Paredes (2010)³⁷, critique sans ambages le racisme blanc et métis, mais aussi l'idéalislation des cultures préhispaniques et le « fondamentalisme ethnique »³⁸. Selon elle, la colonisation n'a pas tant imposé un patriarcat là où il n'existe pas que scellé une alliance, l'*entronque patriarcal* [jonction patriarcale], avec ce qu'elle nomme le *patriarcat préhispanique*. Les féministes communautaires guatémaltèques, qui avaient également identifié ce processus et parlaient de « reconfiguration des patriarchats », adoptent ces nouveaux concepts.

Bien qu'elles se soient développées indépendamment l'une de l'autre, ces deux expressions du « féminisme communautaire » se ressemblent sur bien des points. Dans la définition qu'elle en donne, Amismaxaj précise, par exemple, qu'il s'agit d'« une transgression qui part d'un regard critique sur l'identité ethnique essentialiste pour construire une identité politique qui nous permette, à partir de ce que nous ressentons en tant que femmes originaires, de questionner nos logiques culturelles d'oppression historique, issues d'un *patriarcat ancestral originaire*, qui s'est re-fonctionnalisé avec la pénétration du *patriarcat colonisateur*. »³⁹

L'extractivisme apparaissant clairement comme l'un des derniers avatars de ce patriarcat colonisateur et comme une menace immédiate, Amismaxaj mène sur tous les fronts les luttes de défense du territoire – de la dénonciation publique des formes d'oppression historiques et structurelles des femmes indiennes (violence sexuelle, traite, appauvrissement), jusqu'à la défense du territoire-terre usurpé par les grands propriétaires et les transnationales minières avec la complicité des partis politiques. Pour cela, l'association reprend à son compte la consigne anti-extractiviste de « défense du territoire-Terre ». Cependant, explique Lorena Cabnal,

"défendre la Terre, si sur cette terre on trouve des enfants et des femmes violenté·es, serait une incohérence cosmogonique. [Le féminisme communautaire] apparaît dans un ensemble de manifestations du mouvement indien, du mouvement social, du mouvement féministe. Nous voulions que cesse d'être repoussée à plus tard la dénonciation que faisaient les femmes et les féministes des violences exercées contre elles, nous refusions que la défense de la Terre invisibilise nos luttes féministes. Défendre la Terre, oui, mais pas seulement. Ni le socialisme ni le féminisme ne seront émancipateurs s'ils ne lient pas le corps et la Terre. Petit à petit, ce mot d'ordre est devenu central dans [nos] réflexions. En effet, c'est sur le corps des femmes que toutes les oppressions sont construites. Il existe une dispute territoriale autour du corps des femmes, et les femmes indiennes ont été expropriées de leurs corps." (Cabnal, 2015).

³⁶ Invitée par Lesbiradas à la suite de la VIIIe rencontre lesbienne-féministe continentale, qui vient de se tenir à Ciudad Guatemala et a débattu notamment de la militarisation et de l'extractivisme.

³⁷ Il s'agit d'une des fondatrices du célèbre groupe Mujeres Creando, qui s'en est séparée en 2002. Sur les composantes du « féminisme autonome » du sous-continent et son histoire au cours des vingt dernières années, voir Falquet, 2011.

³⁸ Celui-ci est relativement développé en Bolivie, notamment par des dirigeants indiens comme Felipe Quispe.

³⁹ Citation extraite de la présentation, en espagnol, disponible sur le site <amismaxaj.blogspot.com>

C'est pourquoi Amismaxaj, tout en participant directement aux luttes, accompagne dans la durée les victimes de la répression, et tout spécialement les femmes (appui matériel et juridique, dénonciation des violences, en particulier sexuelles, organisation de pratiques de sanation). De ce fait, le féminisme communautaire s'affirme comme une proposition épistémologique qui, d'abord énoncée par les femmes Xinca, vise "*la libération des oppressions historiques structurelles depuis notre premier territoire de récupération et de défense qui est le corps, et depuis notre territoire terre*"⁴⁰.

En accordant au corps, en particulier des femmes indiennes, une importance primordiale et en le considérant à la fois en objet de toutes les violences et en sujet individuel et collectif, première source matérielle et spirituelle de résistance, le féminisme communautaire ouvre des pistes prometteuses à la réflexion et à l'action. À partir de pratiques concrètes à la confluence des luttes féministes et indiennes/antiracistes contre l'extractivisme, il théorise le lien entre les violences patriarcales, coloniales, racistes et capitalistes-néolibérales contre les femmes indiennes 1) avant la colonisation, 2) à l'époque coloniale, 3) dans les processus contre-révolutionnaires et 4) dans le projet néolibéral. Au-delà, il propose une analyse globale qui fait apparaître les liens entre extractivisme, militarisation, guerre et (re)colonisation — en inscrivant la logique néolibérale actuelle dans l'histoire longue de l'usage patriarchal et raciste de la violence.⁴¹ En ce sens, il contribue depuis la base au développement du féminisme décolonial du continent.

*

Ainsi, c'est grâce à un patient travail collectif qu'un ensemble de femmes —dont certaines de celles qui ont souffert personnellement des violences sexuelles—, refusant un statut de victimes, se sont imposées comme actrices de changement dans le Guatemala d'après-guerre. Leurs actions ont profondément transformé le mouvement des femmes et féministe métis-urbain (en l'amenant à faire sienne la problématique de la sexualité et des violences, mais aussi à se rapprocher des femmes et des féministes indiennes), tout comme le courant des lesbiennes-féministes (métisses et Indiennes) — deux tendances qui ont développé des pratiques et des analyses marquantes. Ce mouvement en ascension a pesé sur la vie politique nationale, et sur la justice à l'échelle internationale en contribuant à la condamnation historique d'un ancien dictateur dans son propre pays. Il a démontré que la violence contre les femmes constituait un élément clé de la violence génocidaire. Il s'est impliqué dans les luttes contre l'extractivisme transnational et le processus de (re)colonisation néolibéral. Ce faisant, il a produit, entre autres sous les traits du féminisme communautaire, des analyses fortes de la violence patriarcale et raciste, instrument historique d'un système de colonisation, et théorisé l'idée du *Corps-Territoire* des femmes Indiennes, aux côté du *Territoire-Terre*, point de départ de toutes les résistances.

Concernant l'analyse de la violence proprement dite, les luttes conduites au Guatemala ont dé-particularisé et historisé les violences sexuelles en temps de guerre, mais elles ont aussi éclairé d'un nouveau jour les violences de la paix, notamment les féminicides. À rebours des discours dominants qui présentent ces exactions comme exceptionnelles, anomiques ou ancrées dans une misogynie immémoriale, elles ont révélé l'existence d'un véritable continuum des violences contre les femmes — indiennes mais pas seulement — avant et après la guerre. Ces violences qui sous-tend les logiques coloniales d'hier et d'aujourd'hui ont un caractère instrumental : elles constituent pour différents acteurs (l'Etat, l'armée, les multinationales, différentes sortes de colons) différents outils ou armes d'une guerre de basse intensité de très longue haleine (basée sur l'emploi de la terreur contre la population civile), qui vise en particulier les femmes indiennes. Loin de n'avoir de causes et de conséquences que sexuelles, la violence sexuelle est en effet associée à toutes sortes d'autres violences que l'analyse doit aussi prendre en compte, ne serait-ce que parce que leurs objectifs, étroitement imbriqués, servent des fins identiques : traumatiser les femmes elles-mêmes, puis leur famille et leur communauté ; les déloger d'un territoire donné, qui, avec ses ressources, constitue tout l'enjeu de la violence ; et créer de la main-d'œuvre « libre » (privée de ressources et de territoire) obligée de migrer

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Fortement marquée par ces réflexions, l'essayiste métisse Tania Palencia Prado (2013) a proposé le concept de *gynocide* pour penser cette histoire. La journaliste et activiste Quiché Francisca Gómez (2013) l'utilise elle aussi.

pour chercher un emploi dans les plantations, les zones franches, le secteur urbain informel, le travail domestique et le travail sexuel.

Il faut redire, en conclusion, que cette mobilisation contre les violences de tous ordres ne s'est pas faite dans l'isolement. Selon les nécessités du moment, les femmes, les féministes et les lesbiennes du Guatemala ont choisi de s'allier avec différentes composantes du mouvement mixte pour les droits humains, de l'Église, de la gauche, des ONG ou de la coopération internationale. Elles ont cultivé et développé leurs liens avec plusieurs tendances féministes et lesbiennes présentes en Amérique latine – et notamment en Amérique centrale – et en Europe. Elles ont surtout créé de nombreuses convergences et complicités avec les positions d'autres lesbiennes et féministes décoloniales de la région, en particulier à travers le féminisme communautaire élaboré par des Indiennes Xinca au Guatemala, par des Indiennes Aymara ou Quechua en Bolivie, sans concertation mais selon des principes et une vision qui se recoupent largement. Au reste, c'est indubitablement à partir de leur propre vécu et de leurs besoins concrets que ces femmes sont parvenues à peser sur leur réalité quotidienne comme sur le système politique national, mais aussi à (re)politiser la lutte contre les violences faites aux femmes en l'inscrivant dans une analyse globale qui prend en compte simultanément les logiques sexistes, racistes et néolibérales-capitalistes dominantes. Ainsi, elles ont mené une lutte bien à elles. Née de besoins définis par les premières concernées, elle s'inspire d'une vision du monde qui leur est propre et fait une place croissante aux racines indiennes des résistances. Cette lutte définie selon leurs propres termes et rythmes propose à la fois des modes d'action et des grilles d'analyse très politiques pour mettre en évidence le continuum des violences rattachant, notamment, la colonisation à l'extractivisme néolibéral contemporain. Si dures que soient les conditions, la résistance est à nouveau à l'ordre du jour, 524 ans après.

*Qhipnayra uñtasis sarnaqapxañani*⁴²

Bibliographie :

Aguilar, Yolanda, Fulchiron, Amandine, 2005, "El carácter sexual de la cultura de violencia contra las mujeres", *Las violencias en Guatemala. Algunas perspectivas*, Guatemala : Unesco.

Alvarado, Maya ; Caxaj, Brisna (coords), 2012. *Ni olvido, ni silencio. Tribunal de Conciencia contra la violencia sexual hacia las mujeres durante el conflicto armado en Guatemala*. UNAMG, Guatemala, Universidad del País Vasco, Euskal Herriko Unibertsitatea, HEGOA, Bilbao. 176 p.

Chirix García, Emma Delfina y Grupo de Mujeres Mayas Kaqla, 2003, *Alas y Raíces, Afectividad de las mujeres mayas. Rik'in ruxik' y ruxe'il Ronojel kajowab'al ri mayab' taq ixoqi'*. Guatemala: Grupo de Mujeres Mayas Kaqla.

Alvarado, Maya, Caxaj, Brisna (coords.), 2012, *Ni olvido, ni silencio. Tribunal de Conciencia contra la violencia sexual hacia las mujeres durante el conflicto armado en Guatemala*. UNAMG, Guatemala, Universidad del País Vasco, Euskal Herriko Unibertsitatea, HEGOA, Bilbao. 176 p.

Amnesty International, 2014, *Activités minières au Guatemala : les droits menacés*. 45 p.

Amnistía Internacional, 2004, *Informe de crímenes contra mujeres en Guatemala*, Santiago.

⁴² Cet aphorisme aymara, emprunté à l'ouvrage récent de Silvia Rivera Cusicanqui (2015), peut être traduit approximativement par "C'est en regardant en arrière et en avant (le futur-passé) que nous pouvons avancer dans le présent-futur".

Cabnal, Lorena, (entretien réalisé par Jules Falquet), 2015, « Corps-territoire et territoire-Terre : le féminisme communautaire au Guatemala » : entretien avec Lorena Cabnal, *Cahiers du Genre*, n°

Calvo Ospina, Hernando, 2013, *A CIA e o terrorismo de estado*, Editora Insular, Florianópolis, 216 p.

Castillo Huertas, Ana Patricia, 2015, *Las mujeres y la tierra en Guatemala: entre el colonialismo y el mercado neoliberal*, Agter, Oxfam, Flacso. http://www.agter.org/bdf/es/corpus_chemin/fiche-chemin-557.html

Chirix García, Emma Delfina y Grupo de Mujeres Mayas Kaqla, 2003, *Alas y Raíces, Afectividad de las mujeres mayas. Rik'in ruxik' y ruxe'il Ronojel kajowab'al ri mayab' taq ixoqi'*. Guatemala: Grupo de Mujeres Mayas Kaqla.

Comisión para el Esclarecimiento Histórico, 1999, *Guatemala, memoria del silencio*, UNOPS, Guatemala.

<https://web.archive.org/web/20130506010504/http://shr.aaas.org/guatemala/ceh/mds/spanish/toc.html>

Collectif, 2008, *Memorias rebeldes contra el olvido: Experiencias de 28 mujeres combatientes del área Ixil / Paasantzila Txumb'al Ti' Sotzeb'al K'ul*, Magna Terra Editores, Ciudad Guatemala

Colom, Yolanda, 1998, *Mujeres en la alborada*, Guatemala, Artemis y Edinter, 328 p.

Cumes, Aura, 2014, "La "india" como "sirvienta" : servidumbre doméstica, colonialismo y patriarcado en Guatemala", Tesis para optar al grado de doctora en antropología, CIESAS, Mexico, 286 p.

Deneault, Alain ; Abadie, Delphine ; Sacher, William, 2008. *Noir Canada. Pillage, corruption et criminalité en Afrique*. Montréal, Ecosociété, 352 p.

Falla-Sánchez, Ricardo, 1994, *Masacres de la selva: Ixcán, Guatemala, 1975-1982, 1993* ; Massacres in the Jungle: Ixcan, Guatemala, 1975-1982.

Falquet, Jules, 2001, Première Rencontre Méso-américaine d'Etudes de Genre, Antigua, Guatemala, 28-31 août 2001, *Cahiers du genre*, pp 269-270.

Falquet, Jules, 2008, *De gré ou de force. Les femmes dans la mondialisation*. Paris : La Dispute. 214 p.

Falquet, Jules, 2011, « 'Féministes autonomes' latino-américaines et caribéennes : vingt ans de critiques de la coopération au développement », *Recherches Féministes*, Vol. 24, n°2-2011, pp 39-58.

Falquet, Jules, 2014, Des assassinats de Ciudad Juárez au phénomène des féminicides : de nouvelles formes de violences contre les femmes ? *Contretemps* (<http://www.contretemps.eu/interventions/assassinats-ciudad-juarez-phenomene-feminicides-nouvelles-formes-violences-contre-femm>)

Fulchiron, Amandine (coord.) ; López, Angélica ; Paz, Olga Alicia (2009), *Tejidos que lleva el alma. Memoria de las mujeres mayas sobrevivientes de la violación sexual durante al conflicto armado*, Consorcio Actoras de cambio, UNAMG, ECAP, F&G Editores, Guatemala, 296 p.
www.glefas.org/glefas/files/pdf/tejidos_que_lleva_el_alma_2009_actoras_de_cambio.pdf

Garay Zarraga, Ane, 2014. *La Minería transnacional en centroamérica : lógicas regionales e impactos transfronterizos. El caso de la minería de Cerro Blanco*. Informe OMAL (Observatorio de multinacionales en América Latina, Madrid & Bilbao) n° 10 : <http://omal.info/spip.php?article6457>

Gargallo Francesca (2012). *Feminismos desde Abya Yala. Ideas y proposiciones de las mujeres de 607 pueblos en nuestra América*. Ciudad de México, Editorial Corte y Confección.

Gómez, Francisca, 2013, "Ginocidio en Guatemala", 11 sept 2013, blog de l'association *Comunicarte*, <http://noticiascomunicarte.blogspot.fr/2013/09/ginocidio-en-guatemala.html>

Grandjean, Amandine, 4 avril 2013, *La résistance pacifique contre l'entreprise espagnole Hidro Santa Cruz s'intensifie à Barillas un an après l'état de siège* <http://collectifguatemala.org/La-resistance-pacifique-contre-l> (consulté le 12 septembre 2015).

Grupo de mujeres mayas Kaqla. 2004. *La palabra y el sentir de las mujeres mayas de Kaqla*. Guatemala. 226 p.

Grupo de mujeres mayas Kaqla. 2010. *Rub'eyal Qik'aselman. Caminos para la plenitud de las mujeres mayas y nuestros pueblos. Propuesta metodológica a partir de la experiencia de las mujeres mayas de Kaqla*. Guatemala.

Lagarde, Marcela, 2006. *La Violencia feminicida en 10 entidades de la Republicana mexicana*, Congrès de l'Union, Chambre des députés, México DF.

López García, Julián ; Bastos, Santiago ; Camus, Manuela, (2010), *Guatemala, violencia desbordada*, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Córdoba, Ministerio de Asuntos Exteriores, Flacso Guatemala.

Masson, Sabine, 2002, La lutte des femmes indiennes en exil et de retour au Guatemala en « post-guerre » : entretien avec Manuela et Gabriela, militantes de l'organisation Mama Maquin, *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 21, n° 2, pp. 106-125.

Montes, Laura, 2006. *La violencia sexual contra las mujeres en el conflicto armado : un crimen silenciado*. CALDH, con el apoyo de PCS. Serviprensa, Guatemala, 58 p.

Olivera, Mercedes, (coord.), 2008, *Violencia feminicida en Chiapas. Razones visibles y ocultas de nuestras luchas, resistencias y rebeldías*, San Cristobal de Las Casas, Unicach, Colección Selva Negra.

Palencia Prado, Tania, 2013. *Ginocidio contra mujeres indígenas*, Essai pour le groupe Actalianza, Ciudad Guatemala, 118 p.

Paredes, Julieta (2010). *Hilando fino desde el feminismo comunitario*. La Paz, Comunidad Mujeres Creando Comunidad, Deutscher Entwicklungsdienst (DED).

Payeras, Mario 1981, *Los días de la Selva, Relatos sobre la implantación de las guerrillas populares en el Norte del Quiché, 1972-1976*, La Habana, Casa de las Américas, 115 p.

REHMI, 1998, *Guatemala, nunca más*, Guatemala. <http://www.remhi.org.gt/portal/category/acerca-de/>

Sanford, Victoria, 2008. *Guatemala: del genocidio al feminicidio*, Cuadernos del presente imperfecto, Guatemala.

Solano, Luis (2012). [*Contextualización histórica de la Franja Transversal del Norte \(FTN\)*](#). Centro de Estudios y Documentación de la Frontera Occidental de Guatemala, CEDFOG.

Wagner, Regina, 1991, *Los alemanes en Guatemala, 1828-1944*, Ciudad Guatemala, Editorial IDEA, Universidad en Su Casa, Universidad Francisco Marroquín, 535 p.

Yoc Cosajay, Aura Marina, 2014, « Violencia sexual a mujeres indígenas durante el conflicto armado interno y el genocidio en Guatemala », *Caravelle*, 102 | 2014, 157-162, consulté le 23 septembre 2015.
URL : <http://caravelle.revues.org/832>

SE SOIGNER EN SOIGNANT LA TERRE

Barbara Glowczewski

Association Multitudes | « Multitudes »

2019/4 n° 77 | pages 161 à 167

ISSN 0292-0107

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-multitudes-2019-4-page-161.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Association Multitudes.

© Association Multitudes. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Mineure 77

Vivre avec les esprits

Quelques expériences en Europe et en Asie montrent un intérêt renouvelé pour les esprits de la terre et des morts. Si les mediums, chamanes et autres guérisseurs dialoguent et soignent avec les esprits depuis longtemps, leurs traditions se réinventent aujourd’hui en côtoyant de nouvelles pratiques. De plus en plus d’amateurs sont en demande de soin et d’une autre manière de vivre avec le(s) monde(s). La réactivation des esprits qui se manifestent dans certains lieux, dans des expériences de rêve, ou à l’éveil – y compris avec des machines – concerne non seulement le soin individuel mais aussi l’art de tisser de multiples liens avec toutes les formes du vivant. Ainsi se renforce une alliance entre les humains et les milieux habités, que ce soit la forêt, le bocage, les villes ou encore la matière même de la mémoire.

Se soigner en soignant la terre

Barbara Glowczewski

« Autrefois les chamanes se seraient réunis pour boire du *cachiri*¹ et chercher en rêve une réponse des esprits » dit Victor, l'ancien kali'na, alors que nous parlons de l'inquiétude des spécialistes face à l'envasement et la poussée des mangroves qui, d'année en année, érodent les plages de Guyane empêchant les tortues luth de pondre leurs œufs et les pêcheurs de sortir leurs barques en mer près de leurs villages. L'érosion et le banc de vase qui a déjà avalé le sable du village d'Awala près de l'embouchure de la rivière de Mana menacent à présent l'estuaire du Haut Maroni où se trouvent les maisons de Yalimapo. La migration des bancs de vase sur le littoral guyanais, qui a aussi absorbé les plages de Cayenne, est la plus importante du monde. Selon le maire de la commune d'Awala-Yalimapo, Jean-Paul Fereira, son peuple Kali'na s'adaptera à ces transformations géologiques comme il l'a fait depuis les cinq siècles de colonisation française, hollandaise, portugaise ou britannique, ce qui a provoqué le génocide de

vingt-huit autres peuples amérindiens habitant l'immense territoire (devenu le département de la Guyane française), et les pays frontaliers du Surinam et du Brésil. Mais une condition est nécessaire à cette adaptation : que les Kali'na puissent retrouver le contrôle de leurs terres et décider de leurs modes d'existence. Une première restitution de 40 000 ha eut lieu en décembre 2018 dans la commune de Bellevue.

Universalité des savoirs chamanes

Victor se souvient du temps où, avant son AVC, il travaillait avec cinq chamanes : « Nous étions forts alors ». Ces dernières années, un mouvement de renouveau culturel des Kali'na a relancé avec succès la pratique un peu oubliée des tambours chamaniques (*sampula*) accompagnés de chants qui font danser hommes et femmes en cercle pendant des heures. Des clubs de joueurs regroupant toutes les générations se sont multipliés dans les villages. Je demandai à Victor si les anciens chamanes kali'na

¹ Bière de manioc.

n'avaient pas de successeurs plus jeunes. Il me dit que c'était trop difficile de devenir chamane aujourd'hui. L'efficacité des anciens supposait sacrifice et isolement, nécessaires à la communication avec les esprits, conditions extrêmes qui ne peuvent être satisfaites aujourd'hui.

J'évoquai avec Victor les trois hommes kali'na, dont deux âgés de plus de soixante ans et un plus jeune, qui avaient participé au Festival de chamanisme de Genac en Charente en 2017 : « C'est autre chose, ils parlent et jouent du tambour mais les vrais chamans se taisent et n'agissent qu'au sein de leur communauté » me répondit-il. Il reste qu'à Genac, lorsque les trois hommes kali'na ont frappé leur *sampula* en chantant devant les guérisseurs des autres pays, les trois femmes aborigènes d'Australie à qui ils avaient montré leurs pas de danse dans le gîte que les deux délégations partageaient, ont attrapé par la main des membres d'autres délégations pour faire un grand cercle de danse. Amérindiens des Plaines, du Brésil et de la Colombie ont tourné avec des chamans de Mongolie et de Sibérie. Je donnai la main à un Pygmée qui, avec les autres membres de sa délégation du Gabon, se mit à chanter les paroles en kali'na. Les participants exultaient de joie, transportés par le partage de leurs singularités, qui affirmait quelque chose d'un rapport au monde commun où l'humain n'est pas au centre de l'univers mais cohabite avec les esprits de la terre en communiquant de diverses manières avec les non humains, animaux, plantes, eau, air, feu et étoiles. Plus tard, au cours des centaines d'ateliers ouverts pendant quatre jours dans les tentes plantées sur un champ boueux, quelque 6 000 visiteurs sont passés, enthousiastes ou sceptiques, mais toujours en demande de ce que ces peuples possédaient encore alors qu'eux, en France, l'avaient également possédé mais perdu.

À l'édition 2019 du festival de chamanisme de Genac, deux wayana du Haut Maroni ont expliqué, comme les Aborigènes d'Australie les années précédentes, qu'eux aussi avaient perdu une grande partie de leurs savoirs et travaillaient, notamment en rêve, à les retrouver. Linia Opoya, potière, et son mari Tasikale Alupki², collaborateur de nombreux chercheurs, notamment dans le projet de restitution virtuelle des collections du musée du quai Branly, habitent Taluen, village du parc amazonien confronté à l'orpaillage clandestin, qui les empêche de vivre des ressources du fleuve pollué par le mercure et de la forêt raziée par les chercheurs d'or. Les habitants demandent depuis des années un collège sur le fleuve pour ne pas avoir à envoyer leurs enfants en ville où certains se suicident compte tenu des déplorables conditions de vie. Les Aborigènes du nord australien ont également expliqué le suicide de certains de leurs jeunes par le fait que leurs parents, grands-parents ou arrière-grands-parents avaient été enlevés à leurs familles sous prétexte qu'ils étaient métissés et devaient être assimilés aux Blancs. Un enfant sur cinq (entre 1905 et les années 1970) a ainsi été enfermé de force, parfois bébé, dans des pensionnats, pour être mis au service de Blancs à l'adolescence, comme domestiques ou garçons de ferme. Et ceci, souvent sans toucher de salaire et dans des situations de maltraitance assimilées à de l'esclavage par les activistes, artistes, juristes ou universitaires aborigènes d'aujourd'hui. Certains Aborigènes, élevés loin des leurs dans ces conditions désastreuses ou des familles d'adoption, sont partis à la recherche de leur ancestralité dans les années 1990, quand une commission royale permit d'identifier l'ampleur de ces « générations volées » et financer des recherches généalogiques

² Alupki fut le coordinateur de la Commission wayana-apalai pour la reconnaissance de l'initiation *maraké* comme Patrimoine immatériel de l'Unesco.

pour d'éventuelles retrouvailles. Dans ce processus, certains ont découvert d'où ils venaient, d'autres pas, mais ils se revendiquent aussi Aborigènes. Ceux des villes réapprennent parfois la langue de leurs ancêtres lorsqu'elle est encore parlée ou a été étudiée par des linguistes. Sur les centaines de langues et dialectes australiens, beaucoup ont disparu sans laisser de trace. Mais, pour les Aborigènes, les langues sont la mémoire vivante des territoires, et des mots peuvent venir à nous en rêve quand on dort au bon endroit.

Réinventer les soins rituels qui lient les humains à leur milieu

Chez la plupart des peuples d'Australie, chaque enfant est considéré comme l'incarnation d'un chant qui fut semé par des ancêtres totémiques, hommes-animaux ou femmes-plantes, peuple-pluie ou étoiles. À ce titre, il ou elle a des devoirs à l'égard de certaines terres qu'il doit célébrer par des chants, des danses et des peintures rituelles. Reconstruire son héritage ancestral est devenu en Australie une forme de *healing*, un processus de soin à la fois individuel et collectif. Pour les Amérindiens de Guyane quelque chose de cet ordre résonne aussi, eux qui ont souffert des agressions et des déplacements, et continuent de souffrir aujourd'hui de tout ce qui menace leurs langues, leurs façons de s'alimenter grâce à la chasse et la pêche, ou d'autres aspects de leur culture. Mais en Guyane comme en Australie, face à ce désarroi, des jeunes se mobilisent dans des luttes contre l'extractivisme et réinvestissent les soins rituels qui lient les humains à leur milieu, «par le milieu» qui les traverse³.

³ Voir le film *Unti, Les origines*, 2018, de l'activiste kali'na, Christophe Yanuwana Pierre, qui se bat contre l'impact destructeur de l'extractivisme et pour les droits des Amérindiens de Guyane au Grand conseil coutumier

« Les nouveaux concepts de la matière vivante, en particulier dans le travail de Manuel DeLanda, dérangent les distinctions conventionnelles entre la matière et la vie, l'inorganique et l'organique, l'objet passif et le sujet actif. Dans le « réalisme agentiel » de Karen Barad, l'agentivité/agencéité matérielle ne privilie pas l'humain, tout comme, pour Jane Bennett, « le pouvoir de la chose » met l'emphasis sur la base matérielle et la parenté de toute chose, indépendamment de leur statut – humain, animal, végétal, ou minéral [...]»⁴. Si le nouveau matérialisme refuse l'anthropocentrisme, pour ma part, étant inspirée par les Aborigènes, la parenté entre humain, animal, végétal ou minéral n'est pas un modèle d'équivalence mais, au contraire, un modèle de différenciation de positions relationnelles, différences qui n'impliquent pas nécessairement de la domination mais s'inscrivent souvent dans des négociations d'alliance et des tensions de conflits possibles et inévitables⁵.

Lors des ateliers du festival de chamanisme à Genac, les Aborigènes de la délégation australienne provenaient des régions côtières de Darwin ou du Kimberley dans le nord australien, ainsi que du désert du Queensland. Tous et toutes étaient métissés avec des ancêtres européens, chinois ou malais engagés dans le commerce de la perle, ou encore pakistanaise et afghans engagés avec leurs dro-

dont il est membre pour la JAG (jeunesse autochtone de Guyane), et au niveau de l'ONU.

⁴ Environmental Humanities and New Materialisms – The Ethics of Decolonizing Nature and Culture, Unesco 7-9, 2017, colloque organisé par Nathalie Blanc.

⁵ En ce sens, on ne peut pas synthétiser le totémisme australien en une ontologie de la continuité généralisée telle que proposée par Philippe Descola dans *Par delà nature et culture*; voir B. Glowczewski, *Totemic Becomings. Cosmopolitics of the Dreaming*, São Paulo, n°1, 2015. Et « Debout avec la terre », *Multitudes* n°65, 2016.

madaires pour coloniser le désert. Ils et elles ont encouragé le public à retrouver comme eux les sources de leurs traces vivantes dans la terre, à se mettre à l'écoute des esprits, en rêve⁶. À leur façon, c'est ce que tentent de faire les organisateurs du festival qui se définissent comme guérisseurs « déo » celtes⁷. Bien sûr, la tradition celtique ne s'est pas transmise de génération en génération, ayant été étouffée par les colonisations des Romains, des Francs, des Rois puis d'une certaine République. Il n'y a pas non plus de traces écrites pour savoir comment opéraient les Celtes d'autrefois, mais ces hommes et ces femmes d'aujourd'hui inventent de nouveaux rituels qu'ils disent être inspirés par leurs liens avec les esprits de la terre. Pourquoi pas ?

Starhawk, activiste écoféministe qui participait aux occupations de Wall Street il y a vingt ans, et altermondialistes dans les années 80, a promu le mouvement des sorcières Wicca –, forme de néopaganisme popularisé dans les années 1950 par le Britannique Gerald Gardner – proposant d'ainsi ritualiser ces actions politiques et féministes⁸. En 2017, Starhawk fut invitée avec Isabelle Stengers à Notre-Dame-des-Landes où elle mit en œuvre un rituel de femmes. Inventer de nouveaux rites est nécessaire pour « sentir-penser avec la terre », comme disent les Amérindiens de Colombie⁹.

⁶ Lance Sullivan, guérisseur Yalarrnga du Queensland : <https://vimeo.com/233652286>

⁷ Déo : transcription phonétique du mot « derv » (« chêne » ou « être de la forêt ») qui définit les chamanes celtes, <http://festival-chamanisme.com/>; voir aussi « Chamanes de tous les pays », F. Joignot, *Le Monde des Idées*, 3/8/2019.

⁸ Starhawk, *Femmes, magie et politique*, Empêcheurs de penser en rond (trad. de l'anglais 1982), www.peripheries.net/article215.html

⁹ Arturo Escobar, *Sentir-penser la terre*, Seuil, 2018. Voir *Terrestre 2 « Le pluriversel à l'ombre de l'universel »*.

Extension du domaine chamanique

En juin 2018, les habitants de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes se remettaient doucement de l'offensive d'avril-mai du gouvernement qui avait tenté de les expulser après sa décision d'abandonner le projet d'aéroport. Les 2 500 gendarmes et les blindés envoyés pour les déloger venaient de détruire une trentaine de cabanes qu'ils avaient construites sur les 64 lieux d'habitats occupés, dont des fermes retaillées avec l'accord de paysans qui avaient refusé les indemnités pour les terres confisquées par l'État au bénéfice de Vinci, porteur du projet d'aéroport. Parmi les « zadistes » et leurs soutiens paysans ou autres, il y eut des centaines de blessés, agressés violemment par des grenades GLI-F4 (25 g de tolite, et 10 g de lacrymogène), dont l'usage est dénoncé¹⁰. Les habitants ont déversé devant la préfecture un immense tas de cartouches de grenades que les gendarmes avaient lancées sur le site noirci par leurs fumées et dégradé par la violence des interventions face aux barricades de fortune. Lorsque l'ultimatum fut donné de présenter des projets à la préfecture, cela créa de terribles conflits sur place, entre ceux qui se sentaient trahis d'avoir vu leur « route des chicanes » iconique démontée, et ceux qui tentaient de négocier pour que tout ne soit pas détruit. La rédaction des fiches de projets agricoles, sous cette pression inouïe, a démontré une intelligence collective et cartographique impressionnante. Sur une quarantaine de projets, la moitié a été acceptée, permettant à la plupart des projets décrits dans les fiches de continuer à fonctionner en réseau collectif. Certains habitants des lieux détruits par les gendarmes, après avoir été hébergés

¹⁰ www.youtube.com/watch?v=QlGkqoNbiYQ Des grenades en question, 22 mai 2018, www.dailymotion.com/video/x6k6m3c

dans les lieux préservés, ont préféré partir ou se sont retranchés dans quelques habitats. Une certaine aigreur s'est installée, parfois envenimée par des personnes extérieures qui n'en comprennent pas tous les enjeux. Tous les lieux de lutte se transforment et la dépression guette les combattants. Mais à la ZAD, une incroyable effervescence a continué à germer avec l'été : des ateliers du groupe Défendre Habiter à l'Ambazada, d'autres à Bellevue et, depuis, des rencontres et des écrits stimulants, y compris le lancement en janvier 2019 d'un fonds de dotation, Terre en commun, pour racheter les terres afin d'empêcher la monoculture industrielle qui détruirait le bocage¹¹.

À la fête de la Saint Jean organisée en juin 2018 dans la ZAD par les habitants de la ferme de Saint Jean, de la Rolандière et de quelques autres lieux, Nidala Barker, ma fille cadette, dont la grand-mère paternelle était Djugun et Jabirr Jabirr, a fait une fumigation rituelle de bien-être à laquelle ont participé tous ceux qui étaient réunis. Elle cueillit avec des habitantes la sauge qui pousse dans les nombreux vergers de la ZAD, plante médicinale et de purification des gens et des lieux utilisée par

les Amérindiens des Plaines mais aussi par les traditions rurales européennes¹². Dans divers pays d'Europe, des personnes partent seules ou en groupe à la recherche de traces pré-chrétiennes, comme ces jeunes femmes polonaises qui ont créé le *Laboratorium piesni*, un laboratoire qui vise à retrouver des chants anciens pour les interpréter dans une esthétique chamanique qui rend hommage aux arbres, aux pierres, aux rivières et aux animaux¹³. Très suivies sur les réseaux sociaux, les chanteuses font des tournées partout. N'est-il pas salutaire que dans cette Pologne majoritairement catholique, où les fondamentalistes attisent le feu d'un antisémitisme historique et d'une xénophobie réactivée par la panique morale face à l'injonction européenne d'accueillir quelques centaines de réfugiés musulmans, de jeunes polonaises choisissent d'explorer un passé pré-chrétien ? Peu importe qu'à l'instar de nombreux autres collectifs en quête d'inspirations traditionnelles, païennes ou chamaniques, leurs formes d'expressions soient réinventées, l'essentiel n'est-il pas de s'ouvrir aux autres, humains et non humains, d'offrir à sentir à nouveau l'histoire enchantée des terres des bisons, des ours et des loups ?

¹¹ <https://encommun.eco>; conf de presse du 17 janvier 2019; <https://vimeo.com/314732719>; Voir *Prise de terre(s)*, Notre-Dame-des-Landes, été 2019, <https://lundi.am/ZAD>; <https://lundi.am/Considerations-sur-la-victoire-et-ses-consequences-depuis-la-zad-de-Notre-Dame>

¹² «Rites de passage», *Zadibao* n°2, <https://zadibao.net/2018/07/03/rituelle>; Nidala Barker au Taslu, 23 juin 2018, <https://vimeo.com/314743651>

¹³ <http://laboratoriumpiesni.pl/en>